BRABANT *tourisme*

BIMESTRIEL N° 5
NOVEMBRE 1987

REWISBIQUE
Archives
M8

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :
Bruxelles, ville de transit ou de séjour? : Walter Hudders; L'ancienne église du Saint-Sacrement à Bruxelles et sa décoration murale : A.C.L., Judith Ogonovszky et Collection de l'auteur; La Route du Roman Païs : Roland Caussin, Georges de Sutter, Photo Promotion, dessins de Marc Schouppe et Robert Tilleux; Le Théâtre du Grand Midi : documents mis à notre disposition par l'auteur; Une commune comprenant 7 villages : Walter Hudders et Roland Caussin; Le sculpteur Raymond de Meester : BELGA et Walter Hudders; Découvrons Autre-Eglise : Walter Hudders, Roland Caussin et Fédération Touristique du Brabant; La Forêt de Soignes et les Habsbourg d'Autriche : Bibliothèque Royale (Cabinet des Estampes), Michel Maziers et Collection de l'auteur; Jolies Places à Bruxelles et en Brabant : Georges de Sutter et Roland Caussin; Expositions : Daniel Pierot et documents aimablement fournis par les organisateurs; Avis et Echos : Walter Hudders.

Au recto de notre couverture : le Palais de Charles de Lorraine vu sous un angle insolite. Ce palais, situé à front de la place du Musée à Bruxelles, fut construit par l'architecte Jean Faulte ou Folte et décoré par Laurent Delvaux et Gilles-Lambert Godecharle. Il abrite jusqu'au 16 décembre 1987 une remarquable exposition consacrée au prince Charles-Alexandre de Lorraine (photo : Alex Kouprianoff).

Au verso de notre couverture : le Château Malou, à Woluwe-Saint-Lambert, est une élégante gentilhommière édifiée dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle (vers 1776). Cette spacieuse maison de campagne, aujourd'hui propriété de la commune, fut occupée, de 1853 à 1886, par le Premier Ministre de l'époque, Jules Malou (photo : Alex Kouprianoff).

BRABANT tourisme

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents :
Jacky Marchal et
Didier Rober,
députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Willems

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

NOVEMBRE 1987

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1987 (6 numéros) : 450 F.

Bruxelles, ville de transit ou de séjour?, par **Didier Rober** 2

L'ancienne église du Saint-Sacrement à Bruxelles et sa décoration murale, par **Judith Ogonovszky** 3

La Route du Roman Païs (6), par **Yves Boyen** 12

Le Théâtre du Grand Midi, par **Roger Deldime** 20

Une commune comprenant 7 villages : Chastre, Blanmont, Villeroux, Saint-Géry, Gentinnes, Noirmont et Cortil, par **Joseph Delmelle** 24

Le sculpteur Raymond de Meester, visage woluwéen, par **Michel Dieudonné** 32

Découvrons Autre-Eglise, par **Maurice Dessart** 35

La forêt de Soignes et les Habsbourg d'Autriche, par **Michel Maziers** 40

Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (18), par **Yvonne du Jacquier** 46

Les expositions, par **Catherine Ansiau** et **Yves Boyen** 50

Avis et Echos, par **Gilbert Menne** et **Yves Boyen** 55

Les manifestations culturelles et populaires couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Bruxelles, ville de transit ou de séjour?

Admirablement située au cœur de l'Occident, au carrefour de six autoroutes internationales, au centre de la Belgique, qui possède, soit dit en passant, le réseau ferroviaire le plus dense du monde, Bruxelles est certes devenue la capitale virtuelle de l'Europe et le siège de nombreuses institutions économiques nationales et supranationales, mais, vue à travers le trou de la palette touristique, notre capitale est-elle simplement une ville de transit ou de passage sur la route des vacances ou le but d'une excursion d'un jour ou encore une ville où il fait bon s'attarder et séjourner?

Notre réponse sera nuancée. En effet, pour des centaines de milliers de touristes européens, américains ou japonais qui traversent ou survolent, chaque année, notre pays, Bruxelles est, en général, négligée comme ville-étape au bénéfice de Paris, Londres, Rome ou Amsterdam. Mais cette situation est loin d'être irréversible comme en témoignent les récentes statistiques où il apparaît que les hôteliers bruxellois totalisent à eux seuls près de 40 % des nuitées « hôtels » d'étrangers enregistrées en Belgique.

Bien sûr, toutes ces nuitées ne sont pas nécessairement liées au tourisme culturel ou de détente, certaines relevant du tourisme d'affaires, d'autres se rattachant aux nombreux congrès qui se déroulent, chaque année, dans notre capitale. Mais toutes ces manifestations, toutes ces rencontres, tous ces contacts sont autant d'occasions pour les participants de faire plus ample connaissance avec notre riche patrimoine communautaire et muséologique, avec notre folklore toujours bien vivant, avec notre équipement hôtelier ultra moderne, avec notre gastronomie à nulle autre pareille, avec nos spectacles souvent prestigieux et avec notre vie nocturne, différente, sans doute, de celle de Paris, mais si chaleureuse et haute en couleur.

Quant au tourisme d'un jour, qui connaît les faveurs de nos voisins hollandais et d'Outre-Quiévrain, ce serait une erreur de le bouder car il peut avoir des retombées bénéfiques pour les commerçants bruxellois, mais il convient d'en revoir les structures de manière à ce que la visite de notre capitale ne se limite plus à un rapide tour de ville, à un bref coup d'œil à la Grand-Place ou à une pause-café expédiée à la sauvette.

Ceci dit, Bruxelles, ville de séjour, doit rester notre objectif primordial.

A cette fin, il importe d'intensifier et d'affiner encore notre propagande touristique en mettant en exergue, à l'aide d'affiches, dépliants, brochures et offres diverses comme des séjours à prix forfaitaires (formule déjà adoptée, avec succès, par un certain nombre d'hôteliers bruxellois) ou encore des week-ends gastronomiques, les multiples atouts dont dispose notre capitale tant sur les plans culturel et artistique que gastronomique et récréatif, documents qui seraient diffusés non seulement dans les bureaux de tourisme belges installés à l'étranger (comme c'est déjà le cas pour la brochure « Destination Bruxelles », qui vient d'être tirée en 250.000 exemplaires et qui a été éditée en français, néerlandais, anglais, allemand et espagnol en attendant une version japonaise qui sortira prochainement de presse), mais également dans les foires et salons internationaux ainsi qu'auprès des agences de voyages et des autocaristes de manière à ce que ces derniers puissent élaborer, dans un contexte clair et précis, leurs programmes de vacances, de séjours et de visites où Bruxelles occuperait enfin la place qu'elle mérite sur l'échiquier touristique international.

Car si Paris vaut bien une messe, pourquoi Bruxelles ne vaudrait-elle pas une, voire deux ou trois nuitées?

Didier ROBER,

Député permanent, Vice-Président
de la Fédération Touristique du Brabant,
Communauté française.

L'ancienne église du Saint-Sacrement à Bruxelles et sa décoration murale

par Judith OGONOVSZKY

Dans la Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg se trouve entreposée une suite de dix-huit panneaux illustrant diverses scènes de la vie du Christ. Exécutée en 1870 pour commémorer le 500e anniversaire du soi-disant « sacrement du miracle », cette série décorait non pas l'intérieur de l'ancienne chapelle dite de Salazar, mais bien les nefs latérales de l'ancienne église du Saint-Sacrement, érigée au cours du XIXe siècle à gauche de cette chapelle. A la suite de l'expropriation de ces deux édifices religieux, les panneaux – œuvres du peintre Camille Payen – furent d'abord déposés dans l'église construite rue Van Maerlant, avant de trouver refuge dans la Basilique Nationale du Sacré-Cœur, lors de l'annonce de nouveaux projets d'expropriation et de destruction menaçant le quartier situé au bas de la rue Belliard.

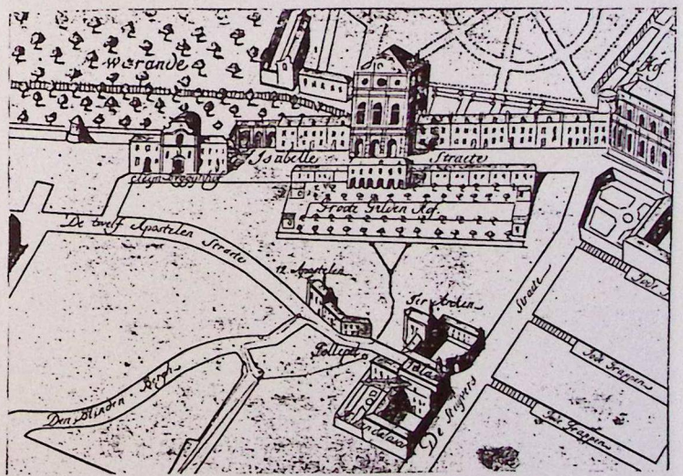
Les deux édifices religieux de l'ancienne rue des Sols, à Bruxelles

L'histoire de la chapelle dite de Salazar et de l'église du Saint-Sacrement est intimement liée à l'histoire de la soi-disant profanation des hosties (« le sacrement du miracle »), perpétrée par quelques Juifs à Bruxelles en 1370.

Bien que cet événement ait été illustré par de nombreux artistes, « des recherches d'archives faites depuis 1930 établissent que le fait illustré ainsi n'a aucun fondement historique » (1). Pour mettre définitivement fin à la croyance qui s'est fortement ancrée dans la tradition populaire, « les autorités religieuses catholiques, protestantes et juives se sont inquiétées de rétablir la vérité par une déclaration commune, en 1968 » (2).

1. La chapelle dite de Salazar

En 1436, pour commémorer la soi-disant profanation de 1370, Gilles Van den Berghe fit ériger une chapelle à ses frais à l'emplacement de l'ancienne synago-



Extrait du plan manuscrit du XVIIIe siècle, déposé aux Archives de la Ville de Bruxelles. Sont indiqués : la Warande, la Domus Isabellae, le Petit Béguinage, le Jardin des Arbalétriers, les Hospices de Terarken et des Douze Apôtres, l'Hôtel et la Chapelle Salazar.

gue (dans le futur Quartier Isabelle). Vers 1500, les biens de Van den Berghe passèrent à Jean Carondelet, puis à Jean de Hennin Liétard. Le comte de Salazar, qui épousa la petite-fille de ce dernier, laissa son nom à la chapelle et à l'hôtel contigu. A la suite de ventes successives, les deux bâtiments échouèrent au début du XVIII[e] siècle au marquis de Herzelles. C'est lui qui fit reconstruire la chapelle en 1718, en vue de la commémoration du jubilé de 1720.

Achevée en 1735 (3), cette chapelle datait de l'époque du baroque finissant. Un nouveau style commençait alors à se développer en réaction contre le précédent : le néo-classicisme qui s'épanouit dans nos régions sous le gouvernement de Charles de Lorraine. A Bruxelles, ce style fut employé dans la construction de bâtiments civils (le Palais de Charles de Lorraine...) et d'édifices religieux (la chapelle de Salazar, ainsi que les églises des Minimes, de Notre-Dame du Finistère et de Saint-Jacques sur Coudenberg); il s'affirma pleinement dans les travaux d'urbanisation qui commencèrent à modifier profondément le visage de Bruxelles (la Place des Martyrs, le Parc et la Place Royale, ainsi que les rues avoisinantes).

Les sources iconographiques permettent de décrire l'extérieur de la chapelle. La façade de ce petit bâtiment avait un décor néo-classique : un entablement supportait le fronton, une ornementation sobre encadrait la porte et la fenêtre centrales (un arc en plein cintre reposant sur des impostes) et quatre pilastres aux chapiteaux doriques flanquaient l'ensemble. Les ordres superposés étaient ainsi remplacés par l'ordre unique; les pilastres ou les colonnes encore dégagées sur toute la hauteur de la façade au cours de la première moitié du XVIII[e] siècle (l'église des Minimes, le rez-de-chaussée de l'église Notre-Dame du Finistère (4)) s'isoleront dans la seconde moitié du siècle pour former portique (église Saint-Jacques sur Coudenberg). La simplicité qui se dégageait de l'ensemble ne devait certes pas manquer de grandeur.

Pour la description de l'intérieur, il faut se contenter des notes du RP Lucq : « Une pièce carrée de dimensions médiocres, couverte d'un plafond, éclairée du côté de l'Epitre par quatre hautes fenêtres rectangulaires, et terminée par une abside peu profonde » (5). En 1720, pour fêter avec faste le 350[e] anniversaire du soi-disant miracle, la chapelle reçut un nouvel autel, des ornements et des peintures. Cependant, après une nouvelle restauration en 1785, la fermeture de la chapelle fut décidée en février par ordre de l'administration municipale (6).

Ci-contre : *l'ancienne Chapelle Salazar (au coin de la rue des Sols aujourd'hui disparue).*

En page de droite : *la seconde Chapelle Salazar, située rue Van Maerlant à Bruxelles.*

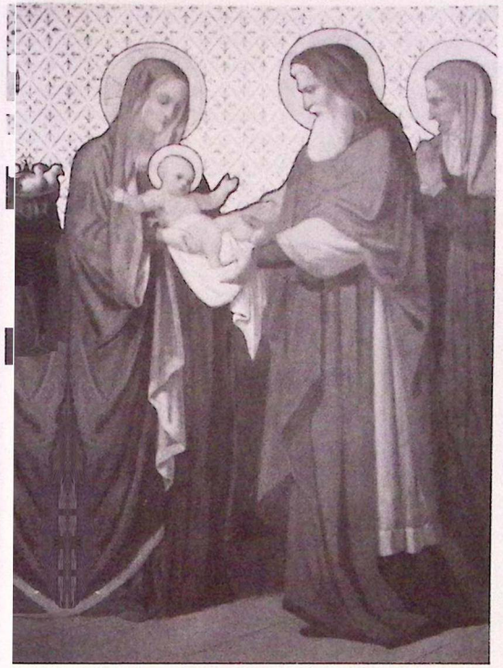
2. La situation au XIX[e] siècle

En 1848, la chapelle devint le centre de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des églises pauvres (13 novembre 1849), ainsi que de l'Institut de l'Adoration perpétuelle (5 juillet 1857).
A la base de ces deux institutions, nous trouvons Mademoiselle Anne de Meeus et le RP Boone (Poperinghe, 1794-?), membre de la Compagnie de Jésus. « Le but de l'œuvre des églises pauvres (était) de connaître, d'aimer et d'adorer perpétuellement le Très-Saint-Sacrement de l'Autel; de réparer les outrages faits au Saint-Sacrement et de glorifier Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la divine Eucharistie par tous les moyens et, en particulier, en aidant quelques paroisses pauvres de la campagne dont les églises (manquaient) des objets nécessaires au culte divin » (7). Le 18 juin 1852 eut lieu la célébration de la « première messe des services journaliers en expiation du crime des Juifs » (8).

Camille Payen : « L'Annonciation ». Offert par le duc d'Arenberg.

Vue d'un des vitraux exécutés par Edouard Rederer (1869) pour la seconde Chapelle Salazar.

Vu le succès de cette association, on décida rapidement d'ériger un nouveau sanctuaire attenant au premier. Exécuté d'après les plans de R. Carlier de Nivelles (9), la première pierre du nouvel édifice fut posée par Son Eminence le cardinal Sterckx, le 4 août 1854, et l'église dédiée au Saint-Sacrement fut consacrée le 22 avril 1858 (10). Le bâtiment formait « une croix, dont les bras et le sommet (étaient) assez courts. Elle (avait) trois nefs d'égale élévation, les deux latérales beaucoup moins larges, coupées en deux dans le sens de la hauteur, de manière à former de vastes tribunes » (11).
En vue de célébrer dignement le 500[e] anniversaire du « sacrement du miracle » (1870), les deux édifices mis en communication directe reçurent une décoration appropriée. La chapelle dite de Salazar fut ornée de quatre vitraux exécutés en 1869 par l'artiste bavarois Edouard Rederer (1826-1883).
Placés du côté de la rue des Douze-Apôtres, ceux-ci illustraient des scènes de l'histoire du Saint-Sacrement du Miracle. « La peinture décorative (qui s'ajoutait) à tout le reste pour donner à la chapelle un caractère de distinction et d'originalité (était) de M. Kleinertz (Alexius Kleinertz, 1831-1903), artiste renommé d'Outre-Rhin » (12). Il est intéressant de relever ici la participation de différents artistes allemands. Ce fait n'a rien d'exceptionnel : il est



Camille Payen : « La Présentation de Jésus au Temple » (détail). Offert par le duc d'Ursel.

A la même époque, les religieuses récupérèrent « les objets mobiliers de la Grande Chapelle » (l'église du Saint-Sacrement), entre autres « les peintures murales sur panneaux en bois » (15). Les religieuses quittèrent le quartier pour aller s'installer rue Van Maerlant.
De décembre 1909 à août 1910, l'ancien couvent, installé dans l'ex-hôtel Salazar, fut aménagé pour y accueillir les écoles communales n° 1 et n° 11; la chapelle fut transformée en préau pour l'école des filles (16). Peu après, l'Université libre de Bruxelles obtint « la jouissance de la chapelle désaffectée (...). M. le professeur Bogaert établit les plans d'un auditoire de 300 places (...) utilisé dès 1922. Deux ans après, la Ville (reprit) la chapelle pour y installer une sous-station électrique » (17). Par la suite, les écoles déménagèrent et les bâtiments, ainsi que les terrains environnants, furent vendus à la société immobilière Electrobel qui y fit construire la Galerie Ravenstein et ses dépendances (1954; architectes : Alexis et Philippe Dumont) (18).

même quelque peu dépassé. En effet, depuis les années 1850, la Belgique s'intéressait beaucoup à la peinture murale qui se développait en France et en Allemagne. Ainsi, d'une part, la Belgique attira des artistes allemands et se laissa influencer par eux, et, d'autre part, l'Allemagne réserva un accueil enthousiaste aux deux grandes toiles de Gallait et De Biefve, lorsque celles-ci firent leur tournée en Allemagne en 1842.

La nouvelle église dédiée au Saint-Sacrement fut également décorée pour la même circonstance : « Si la première impression du fidèle en pénétrant dans la chapelle Salazar est d'une religieuse tristesse, entre est le sentiment, non moins chrétien, mais plus heureux qu'il éprouve à l'entrée du second monument (...). Cet or qui resplendit au fond du sanctuaire et appelle tout d'abord le regard vers l'autel; ces verreries du chœur; les tableaux qui revêtent les murs-à-côtés (...). Cette vie terrestre, dont l'Eucharistie est le mémorial et la continuation mystique, est symbolisée par les peintures des nefs latérales (...). Le maître-autel, œuvre du sculpteur Abbeloos, de Louvain, étincelle de dorure et de couleurs vives » (13).
En novembre 1908, le couvent et les deux chapelles furent expropriés pour cause d'utilité publique (14).

Camille Payen : « L'Adoration des Mages » (détail). Offert par le prince de Croy.

3. La situation au XX[e] siècle

Peu avant de quitter leurs bâtiments de la rue des Sols, les religieuses firent ériger trois édifices religieux dans la rue Van Maerlant : un couvent (19), une église présentant « des dimensions plus modestes que l'original » (20) et une chapelle qui reproduisait, à quelques détails près, la chapelle dite de Salazar. Les édifices de la rue des Sols n'ayant été détruits qu'en 1954, les deux ensembles coexistèrent, à quelques centaines de mètres, pendant environ 50 ans.

Les plans de la nouvelle chapelle furent dressés en décembre 1905 (signature de l'architecte illisible); la demande d'autorisation de bâtir fut introduite le 9 avril 1906 et l'autorisation fut accordée le 8 mai suivant.

Vers 1972, la crise des vocations amena les dernières religieuses à se rassembler dans leur maison de Boitsfort.

Après avoir servi pendant quelques années de paroisse, le couvent devint le siège d'une école d'enseignement spécial jusqu'en décembre 1983; l'église fut fermée; la chapelle fut occupée pendant un certain temps par une communauté (La Théophanie) qui y apporta son propre mobilier. En effet, en 1974, la chapelle avait été entièrement vidée de son contenu et le mobilier réparti entre diverses églises nécessiteuses.

Dès décembre 1979, le Comité de défense Pascale-Froissart adressa à la Commission royale des Monuments et Sites une demande de classement pour la « Chapelle Salazar ». Ce Comité envoya également un dossier descriptif du monument, ainsi que des listes de signatures de personnes désireuses de voir l'édifice préservé de la destruction. Le bâtiment se trouvait en effet inséré dans le quartier promis depuis plusieurs années à une destruction imminente, afin d'étendre les Communautés européennes. Vu l'extension que prit cette campagne, la presse de l'époque s'en mêla également. De plus, « la Commission de Concertation créée dans le cadre des dispositions du plan de secteur pour Bruxelles et visant à obtenir un accord de principe sur la construction d'un immeuble de bureaux rue Van Maerlant, (décida) de solliciter l'avis de la

Camille Payen : « Le Baptême de Notre-Seigneur ». Offert par la comtesse de Villegas.

Commission royale des Monuments et Sites sur la valeur de la chapelle Salazar en tant qu'élément de la le paysage urbain » (21). Un rapport fut rédigé. Celui-ci, avant d'esquisser un historique des faits, mit en avant – et ce à juste titre – la nette distinction à établir entre les deux chapelles (l'original et la copie) à propos desquelles régnait une grande confusion. Au cours de sa séance du 27 octobre 1971, la Commission royale des Monuments et Sites estima « que l'immeuble en question ne présente pas un intérêt suffisant pour justifier sa conservation ». Par la suite, elle annonça son changement d'avis à la Ville de Bruxelles : « nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que les sections autonomes française et néerlandaise de la Commission royale, réunies en séance plénière, ont estimé que la chapelle (...) devait être conservée et même intégrée comme élément de l'ensemble nouveau dénommé « Complexe du Conseil des Ministres de la CEE » à ériger ».

B. La suite des panneaux exécutés par Camille Payen

Construite au milieu du XIX[e] siècle à côté de la chapelle dite de Salazar, l'église du Saint-Sacrement fut l'objet de tout un nouvel aménagement intérieur en vue de commémorer avec faste les festivités de

Camille Payen : « Jésus au Jardin des Oliviers ». Offert par le baron de Roest.

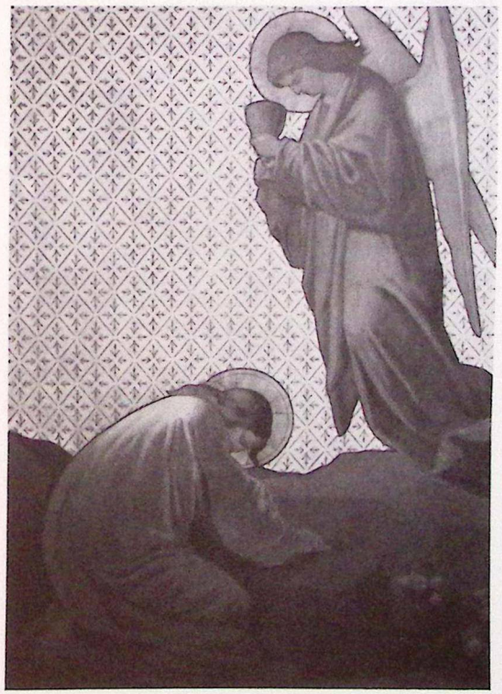
Camille Payen : « Jésus promettant les clés à saint Pierre ». Offert par le S.E. le cardinal Sterckx.

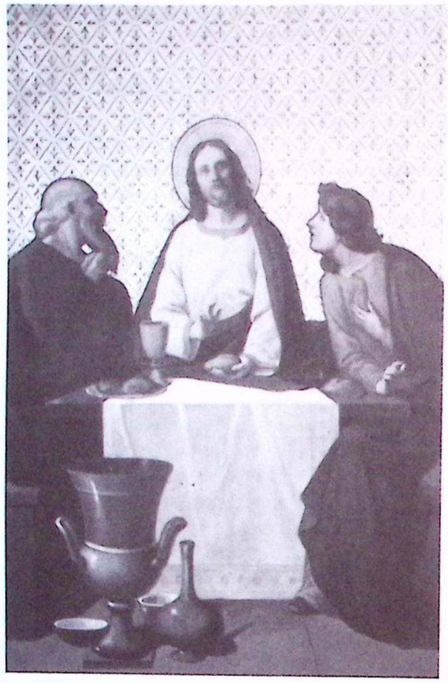
1870. Nonobstant une décoration murale polychrome, on prévoya également des sculptures et des tableaux. Ainsi, les parois des nefs latérales furent couvertes de dix-huit panneaux reproduisant « d'après les maîtres de l'art chrétien les faits principaux de la vie du Christ. Donnés par Sa Majesté la Reine Marie-Henriette et les principales familles chrétiennes du pays, sous l'inspiration du RP Boone » (22), ces panneaux furent exécutés par Camille Payen.

Camille Payen descendait d'une famille d'artistes composée essentiellement d'architectes (23). Né à Tournai, le 18 janvier 1824, il entra à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles le 15 septembre 1841. Admis dans l'atelier de Picot à Paris, il participa probablement à la réalisation de certaines œuvres monumentales du maître.

Principalement apprécié par les amateurs d'art militaire, Payen débuta sa carrière en illustrant des thèmes historico-religieux. Par la suite, il exécuta aussi des portraits, des scènes de genre et des sujets historiques.

Familiarisé avec la peinture monumentale depuis son passage à Paris, Payen eut deux fois l'occasion





Camille Payen : « Les disciples d'Emmaüs ». Offert par S.M. la reine des Belges, Marie-Henriette.

de mettre en valeur ses connaissances dans ce genre particulier, remis en honneur chez nous depuis peu. En 1851, il travailla comme collaborateur de Portaels à la peinture murale de la nouvelle chapelle des Frères de l'Ecole chrétienne, construite dans l'ancien Quartier Notre-Dame aux Neiges.

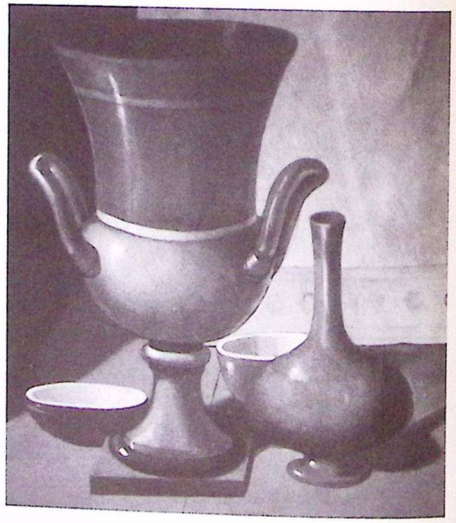
« L'entreprise bénéficia à Payen. Elle lui permit d'assimiler une technique qui convenait à sa prédilection pour le dessin » (24). Malheureusement, cette décoration – qui constituait un des premiers exemples de peinture murale exécutée dans notre pays au cours du XIX[e] siècle – a disparu lors des travaux d'assainissement de la fin du XIX[e] siècle (25).

En 1870, Payen réalisa pour l'église de la Communauté des Dames de l'Institut de l'Adoration perpétuelle sa suite de dix-huit panneaux. Ces scènes furent exécutées à l'huile sur des panneaux de bois (188×100 cm). Leur ordre dans l'église originale était le suivant, « en commençant par l'autel de Notre-Dame du Sacré-Cœur : l'Annonciation (le duc d'Arenberg); la Naissance de Notre-Seigneur (le prince d'Arenberg de Merode); la Présentation (le duc d'Ursel); l'Adoration des Mages (le prince de Croy); la Fuite en Egypte (la comtesse de Spangen et la marquise d'Andelot); Jésus au milieu des Docteurs (le baron van der Gracht); le Baptême de Notre-Seigneur (la comtesse de Villegas); Jésus bénissant les enfants (le baron de Fierlant d'Ormer); la Résurrection de la fille de Jaïre (famille Dierickx); Jésus promettant les clefs à saint Pierre (S.E. le cardinal Sterckx, archevêque de Malines); la Cène (la comtesse de Meeus); Jésus au jardin des oliviers (le baron de Roest); la Flagellation (la comtesse de Limbourg Stirum); le Crucifiement (la comtesse de Spoelbergh); la Résurrection (la marquise de Chasteler, née comtesse de Marnix); l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine (la comtesse de Villermont); les disciples d'Emmaüs (S.M. la reine des Belges, Marie-Henriette); et l'Ascension (S.S. le pape Pie IX) » (26).

Camille Payen : « Les disciples d'Emmaüs » (détail).

L'intégration de cette série dans la polychromie générale devait être facilitée par un encadrement architectural.

L'existence de ce dernier est confirmée par des traces encore visibles sur plusieurs panneaux, ainsi que par le petit vestige en plâtre toujours conservé. La surcharge décorative qui devait régner à l'intérieur de l'église – rappel de l'horreur du vide du moyen âge – fait songer à la domination quasi tyrannique du courant néo-gothique, prôné par les Ecoles de Saint-Luc. En guise de comparaison possible, relevons la décoration intérieure de l'église Sainte-Anne Ermite à Verviers (Pépinster) : celle-ci s'y étale sur tout l'espace disponible comme un papier peint; çà et là, des « panneaux » sont réservés à la représentation de certains personnages qui s'immobilisent dans un espace rigoureusement déli-



[illegible] par un arrière-fond agrémenté de quelques [illegible]ifs décoratifs, ainsi que par une arcature cher[illegible]nt à donner l'illusion d'une niche.

[illegible]pect doucereux et onctueux de ces images de [illegible]é agrandies fait inévitablement songer au style Nazaréens qui connaissaient alors de nombreux [illegible]irateurs et défenseurs en Belgique. Il est égale[illegible]t évident que toutes ces compositions apparais[illegible] comme des copies plus ou moins assimilées et [illegible]prétées, dont les originaux sont à rechercher [illegible] les Primitifs italiens et certains artistes alle[illegible]nds du XIX[e] siècle.

[illegible] ensemble de panneaux décoratifs illustre de [illegible]n exemplaire une période de notre passé, alors [illegible] la relance de la foi catholique et la rénovation [illegible]art religieux étaient encouragées. Songeons aux [illegible]breuses commandes gouvernementales pas[illegible] à l'époque à de jeunes artistes, tels que [illegible]stantin Meunier. Plusieurs associations à but [illegible]ieux virent le jour; elles comptaient parmi leurs [illegible]bres des représentants des grandes familles [illegible]es de l'époque.

[illegible] sont certains d'entre eux qui commandèrent un [illegible] panneaux de la série exécutée par Payen. Ainsi, [illegible]uvre de ce dernier s'intègre dans un vaste [illegible]ant désireux d'asseoir la Belgique – ce jeune [illegible] qui a acquis depuis peu son indépendance – [illegible] des bases solides, qu'elles soient d'origine [illegible]euse ou historique.

No[illegible]

(1) D. COEKELBERGHS, Communiqué inséré dans Trésors d'art des églises bruxelloises, Bxl, Eglise Notre-Dame de la Chapelle, 1979.

(2) Cf. supra – Voir aussi E. de ZANTIS de FRYMERSON, A la cathédrale Saint-Michel de Bruxelles. Démystification d'une légende antisémite, in : Brabant. Revue bimestrielle de la Fédération touristique, Bxl, déc. 1980, n° 6, p. 31-37.

(3) Le frontispice de la chapelle Salazar, in : Le Folklore Brabançon, Bxl., 1940-1948, p. 190-192.

(4) La partie supérieure de cette église fut ajoutée au XIX[e] siècle.

(5) R.P. LUCQ, Le Saint-Sacrement du Miracle et la Chapelle expiatoire à Bruxelles, 1370-1870, Bxl, 1870, p. 145.

(6) Bruxelles, Archives de la Ville, Culte n° 34.

(7) E. BOCHART, Bruxelles ancien et nouveau (...), Bxl, 1853, p. 483.

(8) Cf. supra. – Voir aussi La Belgique, Bxl, 22 avril 1876.

(9) Bruxelles, Archives de la Ville, Travaux Publics n° 22.373.

(10) Les voies de Dieu. Un jubilé eucharistique dans l'église [illegible]xpiatoire du Très-Saint-Sacrement du Miracle à Bruxel[illegible]s, 1848-1898, S1, 1848, p. 65.

(11) [illegible].P. LUCQ, op. cit., p. 164.

(12) [illegible]es voies de Dieu (...), p. 110.

(13) [illegible]id., p. 162-169. – Voir aussi Bruxelles, Archives de la [illegible]ille, Contentieux n° 2.724.

(14) [illegible]ruxelles, Archives de la Ville, Travaux Publics n° 10.125 à 10.132.

(15) Bruxelles, Archives de la Ville, Contentieux n° 2.724.

(16) Bruxelles, Archives de la Ville, Travaux Publics n° 10.125 à 10.132.

(17) F. VAN KALKEN, L'Université de Bruxelles au cours de son premier siècle d'existence, Bxl, 1935, p. 10, note 1.

(18) Il fut question, pendant un certain temps, de conserver la façade. Dans cette perspective, les pierres furent démontées, numérotées et entreposées. Le sort réservé à ces pierres reste inconnu. — Voir Bruxelles, Archives de la Ville, Travaux Publics n° 77.810, 10.131, 59.037.

(19) Bruxelles, Archives de la Ville, Travaux Publics n° 3.888.

(20) J. LORETTE, Iconographie militaire belge. La vie et l'œuvre du peintre Camille Payen (1824-1901), in : La Fourragère, Bxl, 15[e] série, n° 2, sept. 1963, p. 90, note 46.

(21) Les renseignements concernant cette affaire sont conservés à la Commission royale des Monuments et Sites, dossier « Chapelle Salazar ».

(22) Les voies de Dieu (...), p. 110.

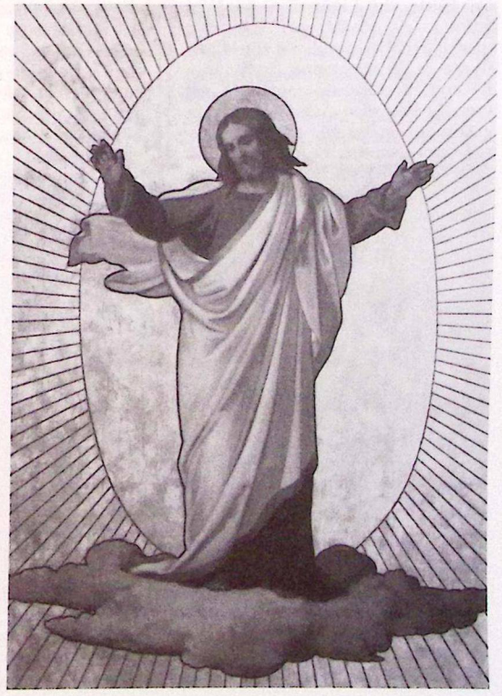
(23) Les renseignements biographiques concernant Camille Payen sont puisés chez J. LORETTE, op. cit., p. 74-121. – Voir aussi A. BERG, Expositions. Un grand peintre Camille Payen, in : L'Eventail, Bxl, 10 janvier 1975.

(24) J. LORETTE, op. cit., p. 90.

(25) Cette décoration murale fera l'objet d'un prochain article.

(26) Les voies de Dieu (...), p. 167, note 1. Les noms des commanditaires placés entre parenthèses nous ont été aimablement communiqués par Sœur Marthe des religieuses de l'Eucharistie. Puisse-t-elle trouver ici toute l'expression de ma gratitude.

Camille Payen : « L'Ascension ». Offert par S.S. le pape Pie IX.



La Route du Roman Païs (6)

par Yves BOYEN

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.
** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

BUTTE DU LION (km 52,8)

La **Butte du Lion** dit « de Waterloo » (en réalité, cet ensemble monumental est implanté sur le territoire de la commune de Braine-l'Alleud, à quelques mètres, il est vrai, de Waterloo depuis la modification des limites communales opérée voici une dizaine d'années) fut élevée, de 1823 à 1826, à l'endroit où fut blessé le prince d'Orange, commandant en chef du 1er Corps de l'Armée des Pays-Bas.
Il s'agit d'un gigantesque tertre, en forme de cône, érigé par les Hollandais. Haut de 40, 50 mètres, il est couronné par un lion en fonte reposant lui-même sur une colonne centrale en maçonnerie.
Ce lion, œuvre de Van Geel et haut de 4,45 m sur 4,50 m de long, pèse vingt-huit mille kilogrammes. Il fut coulé aux Ateliers Cockerill à Seraing et acheminé par voie fluviale jusqu'à Bruxelles. Le piédestal porte pour toute inscription la mention « XVIII juin MDCCCXV ». L'édification de la butte, qui se fit notamment avec le concours des « botteresses » venues du pays de Liège, nécessita le prélèvement de terres dans le voisinage, entraînant, du même coup, la disparition de tout le talus méridional du chemin creux.

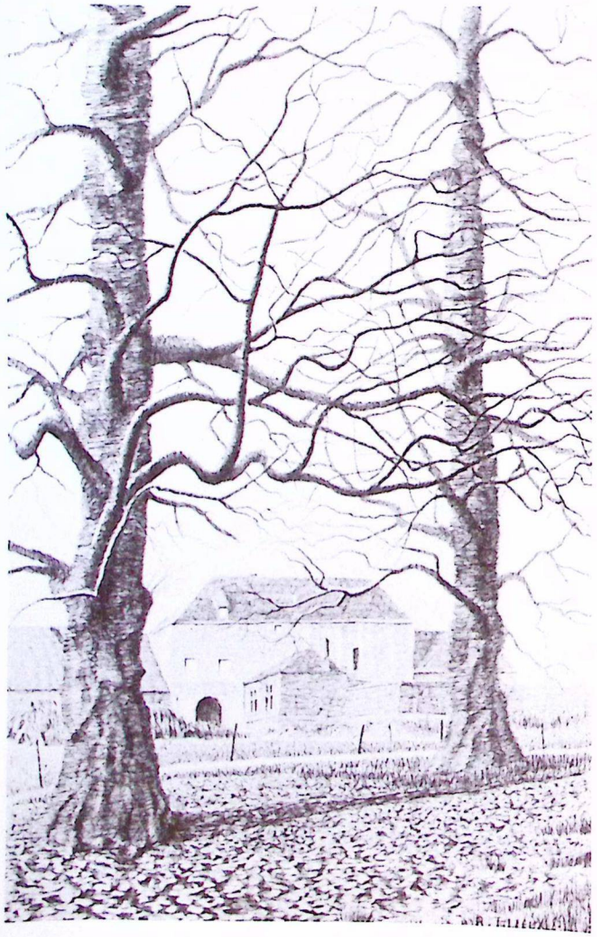
Signalons encore qu'un escalier de 226 marches conduit au faîte de la butte. Les courageux – et ils sont des dizaines de milliers, chaque année – qui entreprendront cette escalade, trouveront leur récompense au sommet. Un vaste **panorama*** embrassant tout le champ de bataille les y attend. Une table d'orientation posée par les soins de la Ferme-Ecole de Waterloo rend aisée l'identification des monuments qui jalonnent le site historique.
L'accès à la butte est gratuit tous les jours de l'année aux heures ci-après : de novembre à février, de 10 à 15 h; en mars, avril, septembre et octobre, de 9 h 30 à 17 h; en mai, juin, juillet et août, de 8 h 30 à 19 h. Fermé entre 12 h 30 et 13 h 30 tous les jours de l'année.
Ceux qui ne sont pas tentés par cette ascension pourront faire du lèche-vitrines, acheter l'un ou l'autre souvenirs, prendre une consommation ou se restaurer dans un des établissements situés au pied de la butte, mais tous se retrouveront pour la visite du **Panorama de la Bataille**, installé à côté de la butte, également sur le territoire de Braine-l'Alleud.
Il s'agit d'une vaste rotonde, édifiée en 1912, et abritant une saisissante toile circulaire (110 m de circonférence sur 12 m de haut), œuvre du peintre parisien Louis Dumoulin (1860-1924) et d'une équipe constituée par les peintres militaires Desvareux, Robiquet et Malespina, tous de nationalité française. Cette ample fresque représente l'aspect probable du champ de bataille, le soir du 18 juin, au moment des charges impétueuses de la cavalerie française, conduite par le maréchal Ney. La présence, à l'avant-plan, de chevaux et de soldats, reproduits en grandeur nature, ajoute encore au réalisme de la scène.
Le Panorama de la Bataille est ouvert toute l'année, de 9 à 18 h; le dimanche, de 9 à 18 h 30. Un droit d'entrée de 60 F par personne est perçu pour la visite. Ce droit est ramené à 40 F par personne pour les groupes (20 personnes) et les étudiants, à 20 F pour les enfants de 6 à 12 ans. Entrée gratuite pour les enfants de moins de 6 ans.
Avant de poursuivre notre randonnée le long de la Route du Roman Païs, nous recommandons vivement aux excursionnistes d'effectuer un petit crochet jusqu'à la Ferme d'Hougoumont, soit à pied, par le chemin des Vertes Bornes, qui s'amorce, à gauche, immédiatement après le Panorama de la Bataille, (1,6 km aller et retour), soit,

Braine-l'Alleud : la Butte du Lion.

en voiture, en continuant jusqu'à la chaussée de Nivelles dans laquelle nous nous engageons, à gauche, en direction de Nivelles.
Après 1 km, nous prenons, à gauche (plaque directionnelle : Ferme d'Hougoumont), le chemin d'exploitation qui nous conduit directement à l'entrée de la ferme.
La **Ferme de Goumont ou d'Hougoumont*** est le seul endroit où subsistent encore quelques traces de la bataille du 18 juin 1815.
C'était, à l'époque, un château-ferme dont les origines remontent au XVe siècle. Théâtre d'un épouvantable carnage, il fut incendié pendant les combats. La division commandée par le prince Jérôme, qui, au départ, ne devait opérer qu'une manœuvre de diversion pour permettre à l'Empereur de percer plus aisément par le centre, épuisa ses dernières forces à tenter d'enlever ce point d'appui britannique. Au total, plus de 6.000 hommes furent mis hors de combat dans l'enceinte d'Hougoumont.
De nos jours, subsistent encore la chapelle castrale, la ferme percée de grandes fenêtres à meneaux de pierres, la grange, les écuries et le verger, dont les arbres ont été rasés voici quelque 25 ans pour livrer cet enclos à la pâture, ceci, en dépit de la protection du site, assurée par la loi du 26 mars 1914. Cette loi toujours en vigueur frappe de servitude une zone de 435 hectares. Cette zone longe, à l'ouest, la chaussée de Mont-Saint-Jean à Nivelles jusqu'au sud de la ferme d'Hougoumont; elle est délimitée au sud par le Monument français de l'Aigle blessé, tandis que la pointe extrême orientale est constituée par le domaine de l'ancien château de Fichermont. Cette loi décrète notamment que, sur toute l'étendue du champ de bataille, il est interdit de faire des plantations de haute futaie, de construire, d'ouvrir des carrières et de pratiquer des fouilles sans l'autorisation du Gouvernement et qu'aucune modification ne peut être apportée aux bâtiments existants.
Pour revenir à nos moutons, en l'occurrence, le verger, signalons que, depuis cet abattage intempestif, plusieurs arbres ont été replantés.
A droite de la porte d'entrée de la ferme, une plaque a été encastrée dans le mur d'enceinte pour magnifier le sacrifice des officiers et soldats du 2e Bataillon des Foot Guards qui trouvèrent la mort en défendant ce point stratégique de toute première importance.
La chapelle castrale, qui occupe le milieu de la cour, date du XVIe siècle. Ce gracieux oratoire, que couronne un coquet clocheton, possède pour tout mobilier un vieux Christ, en bois, dont les pieds, s'il faut ajouter foi à la tradition populaire, auraient été calcinés au cours de l'incendie qui ravagea le château, tandis que le corps du Sauveur aurait été miraculeusement épargné par les flammes. Une statue de sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant, qui ornait cet oratoire, a été volée, voici quelques années, dans des circonstances restées mystérieuses. En 1965, une petite croix, en bois, a été placée sur la table faisant office d'autel. Sur le pied de cette croix est gravée l'inscription : « Remember the men of the 1st Guards Coldstream Guards and the 3rd Guards who died defending this

Braine-l'Alleud : le Panorama de la Bataille de Waterloo abrite une ample toile circulaire, dont voici un fragment, figurant le champ de bataille au moment des charges de la cavalerie française.

farm and the wounded who survived in this Chapel – 18th June 1815 ».
Une plaque en bronze a été fixée, en 1907, sur le mur extérieur de la chapelle. Elle porte, rédigée en trois langues (français, anglais et allemand) cette inscription : « On est prié de respecter cette chapelle où pendant la mémorable journée du 18 juin 1815 tant de vaillants défenseurs d'Hougoumont ont rendu leur dernier soupir ».
En dessous, une autre inscription en anglais précise « A la mémoire des braves morts, cette plaque fut posée par la brigade des Gardes de sa Majesté britannique et par le comte Charles van der Burch. 1907 ».
Le pan de mur, situé à l'angle gauche de la façade de la chapelle, est le seul vestige du château qui soit parvenu jusqu'à nous.
Le verger est délimité par des murs dans lesquels, pendant la nuit précédant la bataille, les soldats de Wellington percèrent des meurtrières. Sur l'un de ces murs a été fixée une plaque indiquant l'endroit où fut tué le capitaine Craufurd du 3e Guards. Non loin, l'on découvre deux pierres tombales anglaises, celle du capitaine John Lucie Blackman, tué à Hougoumont, et celle de sergent-major Cotton qui combattit le 18 juin 1815 et qui s'installa, la paix revenue, à Mont-Saint-Jean où il mourut le 24 juin 1849. On doit à ce dernier une évocation très vivante de la bataille, publiée sous le titre « A Voice from Waterloo » dont s'inspira Victor Hugo pour l'épisode de son roman « Les Misérables », consacré à la mémorable journée. En outre, depuis 1912, le verger est orné d'un monument en granit, élevé à l'initiative de l'historien Hector Fleischmann, en hommage aux soldats français tombés en cet endroit.
Ce mémorial, entouré d'une grille, se distingue par sa sobre élégance. Surmonté d'un aigle aux ailes déployées, il porte, sculptées dans la pierre, une croix de la Légion d'honneur et une phrase dictée, à Sainte-Hélène, par Napoléon : « La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves ». Ce monument fut restauré, en 1954, par les soins de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes.



Tout près du verger, la façade sud de la ferme est percée d'un imposant portail dont les lourds battants portent des traces de projectiles, car c'est en cet endroit que se livra le plus rude assaut qui permit aux Français de pénétrer dans le domaine où ils ne purent néanmoins se maintenir. Dans le mur, à droite de ce portail, un relief a été scellé, en 1965; il représente l'écusson des Colstream Guards. Au-dessus de ce relief, une inscription ancienne entièrement oblitérée où l'on ne peut lire que partiellement la date 18(?)9.
C'est là encore, en dehors de l'enceinte, que l'on peut voir quelques châtaigniers rabougris qui furent les silencieux témoins des sanglantes mêlées dont Hougoumont fut l'enjeu. Par contre, le petit bois, qui, au sud, prolongeait le domaine et qui fut enlevé par les troupes du prince Jérôme, a aujourd'hui complètement disparu. Après ce petit détour, retour au Panorama de la Bataille.
En face du Panorama de la Bataille, un établissement, le **Musée de Cires abrite** toutes les grandes figures de la bataille, représentées en grandeur nature (Napoléon, Wellington, Blücher, le prince d'Orange, Cambronne, Soult, Drouot, Bertrand, Ney, etc...) et réalisées d'après des documents historiques et revêtues d'uniformes d'époque.

Braine-l'Alleud : la Ferme d'Hougoumont. A l'avant-plan deux châtaigniers rabougris qui furent les témoins muets de la bataille du 18 juin 1815 (dessin de Robert Tilleux).

Musée de Cires à Waterloo : le maréchal Bertrand entouré des membres de l'état-major de l'armée française.

L'intérêt de ce musée est plus folklorique que touristique.

Le Musée de Cires est ouvert aux jours et heures ci-après : du 1er avril au 31 octobre, tous les jours de 9 heures à 19 heures; du 1er novembre au 31 mars, les week-ends, de 10 heures à 19 heures. Un droit d'entrée de 45 F par personne est perçu pour la visite. Ce droit est ramené à 35 F par personne pour les groupes et les enfants de moins de 12 ans.

De la Butte, nous poursuivons notre circuit jusqu'à la chaussée de Nivelles (signaux lumineux) dans laquelle nous nous engageons à droite. Nous apercevons, bientôt, à droite, à 200 mètres environ en retrait, la **Ferme de Mont-Saint-Jean**, située en bordure de la chaussée de Charleroi, sur le territoire de Waterloo. Cette imposante ferme, en forme de quadrilatère, est un ancien domaine des Templiers, qui passa, par la suite, à l'Ordre de Malte, qui en assura, du moins en partie, la reconstruction en 1778. Une inscription gravée dans la façade du beau porche-colombier rappelle cette réédification. Le porche est sommé d'une croix de Malte.
On retrouve cette croix de Malte sur la façade du long corps de logis et la date 1682. La ferme fut occupée par les Anglais durant la bataille du 18 juin 1815 et leur servit d'ambulance. De nombreux blessés y furent encore soignés plusieurs jours après les combats.

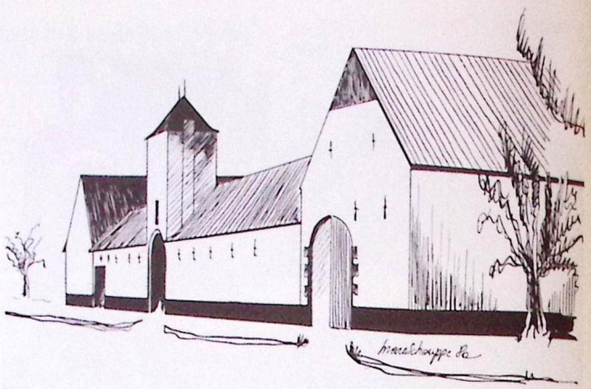
Nous voici, à présent, au carrefour de Mont-Saint-Jean (Waterloo) que nous franchissons pour suivre la chaussée de Louvain. Signalons, au passage, qu'à ce carrefour subsista, jusqu'en 1963, l'**Hôtel des Colonnes**, démoli pour permettre la modernisation et l'élargissement de la voie publique. Ce fut dans cet hôtel que Victor Hugo acheva, le 30 juin 1861, son célèbre roman « Les Misérables » où la tragédie de 1815 occupe pratiquement tout un tome et est décrite en des pages inoubliables, empreintes du plus pur lyrisme, mais où l'histoire est quelque peu égratignée. Au même carrefour se dressait, jadis, le Château Cheval (du nom de son propriétaire), d'une architecture un peu lourde, mais qui était devenue familière aux usagers de la chaussée de Bruxelles à Charleroi.
La zone que nous traversons, à présent, jadis rurale, a été fortement urbanisée au cours de ces dernières décennies. Nous pénétrons sur le territoire d'Ohain (rattaché de nos jours à la commune de Lasne) au lieu-dit Argenteuil.

ARGENTEUIL (km 58,5)

Petit à petit l'horizon se dégage et nous apercevons, en retrait, à gauche, le **Moulin à vent d'Argenteuil*** (accès par la rue du Coq). De plan carré et de type pivotant, ce moulin, coiffé d'un toit à la Mansard, possède cette particularité d'être le dernier moulin en bois sub-

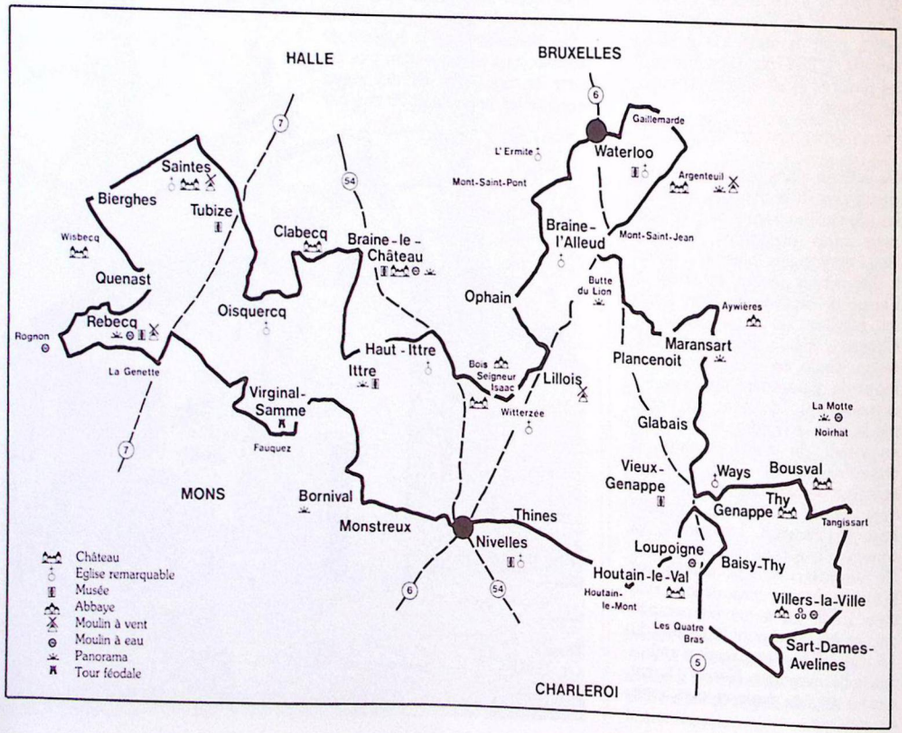
Ferme d'Hougoumont : la chapelle castrale, XVIe siècle (dessin de Marc Schouppe).

sistant en Brabant wallon, les autres moulins à vent encore visibles, tels ceux d'Opprebais, de Saintes, de Nil-Saint-Martin ou de Lillois, ayant été construits en briques. Le moulin à vent d'Argenteuil eut une existence un tantinet mouvementée. Edifié, vers 1770, à Vollezele, dans le Pajottenland, il fut démonté, en 1821, pour être remonté à Ohain (Argenteuil) près de la chaussée de Louvain et en face de l'ancienne église de fer (voir ci-dessous).
Il poursuivit ses activités jusqu'à la guerre 1940-1945. Il menaçait ruine en 1962, lorsqu'il fut, une fois de plus démonté, restauré et réédifié à son emplacement actuel, à l'entrée de la **ferme pilote d'Argenteuil**, l'une des premières exploitations du pays à stabulation libre où toutes les activités sont pratiquement automatisées.
Poursuivant notre randonnée, nous découvrons, dans le fond, à gauche, les admirables **frondaisons*** du Domaine d'Argenteuil, sorte d'appendice ou de prolongement de la non moins magnifique Forêt de Soignes.
En lisière du domaine, nous apercevons le **Carmel d'Argenteuil**,



Waterloo : la Ferme de Mont-Saint-Jean (dessin de Marc Schouppe).

construit, il y a quelques décennies, en pierres de la région et auquel on accède par un gracieux porche en plein cintre.
Nous arrivons bientôt à hauteur de la nouvelle **église** d'Argenteuil (à gauche de la chaussée) construite à l'emplacement de la très curieuse **Eglise de Fer**, édifiée, en 1863, à l'initiative du comte Ferdinand de Meeus. L'ossature de cette église était en briques, le fer étant utilisé pour les revêtements et la décoration.
L'idée initiale, qui était de substituer progressivement le fer à la pierre et à la brique, est restée sans lendemain. Ce sanctuaire fut démoli en 1942. L'église actuelle, d'une architecture sans caractère particulier, abrite un bon tableau de Portaels figurant une Crucifixion. Sous



l'église se trouve le très vaste caveau ...e la famille de Meeus. Pour joindre ... Carmel, dont question plus haut, ...rendre, à gauche, immédiatement ...près l'église, la drève des Peu...liers, puis, encore, à gauche, la ...rève du Carmel. Après ce crochet ...acultatif, nous reprenons notre iti...néraire. 200 mètres au-delà de ...'église d'Argenteuil, nous tournons, ... gauche, et suivons le chemin des ...Garmilles, qui nous conduit dans la ...pittoresque vallée de l'Argentine à ...hauteur du hameau de Gaille...marde, dépendance de la commune ...de La Hulpe.

GAILLEMARDE (km 60)

...in des coins les plus ravissants* ...à ... Brabant wallon et véritable havre ...g paix à quelques encablures de ...dotre capitale. La Rivière d'Argent ... ... Argentine, affluent de la Lasne, y ...srend sa source dans un décor de ...noteaux boisés, de prairies envahies ... : roseaux et de champs d'où ...mergent de-ci de-là quelques résiisences cossues alternant avec de ...coquettes villas. Hameau d'origine ...agricole, Gaillemarde a gardé deux témoins de son passé rural : les **fermes de Gaillemarde et de la Ramée**, la première déjà citée en 1147, la seconde mentionnée à partir de 1537, mais les constructions actuelles sont plus récentes (XVIII^e^-XIX^e^ siècles). D'autre part, le charme et la tranquillité du lieu ont incité plusieurs cercles équestres à s'installer dans cette oasis de verdure.
En débouchant sur la vallée de l'Argentine, nous tournons, à gauche, pour suivre la promenade du Val d'Argent. A notre droite, subsiste un des derniers **marais** qui soient encore visibles en Brabant wallon.
D'une superficie de 4 hectares, c'est un véritable paradis pour les roseaux et certaines variétés d'ombellifères. Nous contournons le marais et toujours par la promenade du Val d'Argent, nous grimpons en direction du chemin du Pachy qui aboutit à la chaussée de Tervuren.
Ce tronçon à travers la futaie est ravissant. Nous longeons, à gauche, le **Domaine d'Argenteuil***, aménagé par le comte Ferdinand de Meeus à l'époque où la Forêt de Soignes appartenait à la Société Générale. D'une superficie d'environ 200 hectares, ce domaine forme un site boisé tout à fait remarquable qu'agrémentent de jolis plans d'eau. Deux châteaux furent édifiés dans ce domaine. Le premier, qui servit de résidence au roi Léopold III après son abdication en 1950, date du début de ce siècle. Il fut construit, pour le compte du banquier américain Tuck, dans un style apparenté au style Louis XIV. Le second, beaucoup plus imposant, fut élevé, en 1858, d'après les plans de Jean-Pierre Cluysenaar. D'une architecture assez lourde, inspirée du style Louis XIII, il est flanqué de quatre tours d'angle qui accentuent encore le caractère monumental de l'ensemble. Le château est occupé, de nos jours, par l'Institut d'Enseignement Technique de l'Etat qui comporte, entre autres, des sections coiffure, service aux personnes et assistance en pharmacie.
Après cette petite digression, revenons au chemin du Pachy. La haute futaie, à droite, nous indique que nous sommes à la lisière de la **Forêt de Soignes***, splendide lambeau de l'antique forêt charbonnière, qui, du temps des conquêtes de Jules César, couvrait encore la majeure partie du Brabant actuel. Réduite de nos jours à quelque 4.000 hectares,

Ohain : le moulin à vent d'Argenteuil.

Ci-gauche : *dans le verger de la Ferme d'Hougoumont, monument élevé à la mémoire des soldats français morts en cet endroit. Ce monument a été restauré, en 1986, par les soins de l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens.*

Ci-droite : *Gaillemarde (La Hulpe), un ancien relais de poste à quelques encablures de la Forêt de Soignes.*

La forêt de Soignes n'en reste pas moins le poumon vert de notre capitale et de ses abords. Le hêtre majestueux y est roi. Il couvre, en effet, plus des ⅔ de la surface boisée.

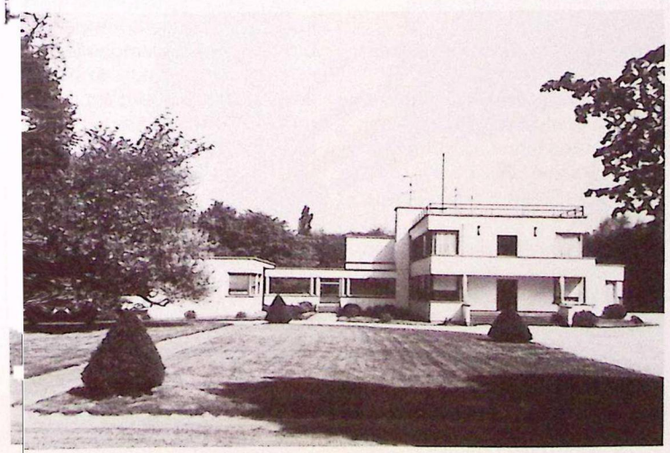
En dehors du hêtre, la forêt abrite diverses espèces arborescentes dont les plus répandues sont le frêne, le chêne et le bouleau pour les feuillus et le pin, le mélèze et l'épicéa pour les résineux.

Arrivés à hauteur de la **chaussée de Tervuren (km 62,1),** nous nous engageons, à droite, dans cette artère (Ring Ouest), que nous suivrons, pendant 600 mètres environ avant de tourner à droite, (plaque historique Derscheid), puis, à gauche, pour passer sous le ring, ensuite, à niveau à gauche (direction Waterloo) pour joindre le centre urbain de Waterloo. Au passage, à gauche en retrait de la chaussée de Tervuren, nous apercevons la **Chapelle Musicale Reine Elisabeth**, de forme cubique, qui héberge, chaque année, les jeunes virtuoses participant au Concours Musical Reine Elisabeth. Quelque 300 mètres plus loin, encore à gauche, la drève d'Argenteuil conduit au château du même nom dont les abords sont accessibles au public. Cette même drève conduit au **monastère-école de Berlaymont**, édifié en 1962-1963, dans un style apparenté à celui adopté pour certains pavillons de l'Exposition Universelle, qui s'est tenue à Bruxelles en 1958. Pour la petite histoire, rappelons que le couvent tout comme l'école de Berlaymont étaient installés depuis 1864, en bordure de la rue de la Loi, à Bruxelles, à l'endroit où se dresse aujourd'hui l'imposant complexe qui sert de siège à la Communauté Economique Européenne.

Les férus d'archéologie industrielle continueront à suivre la chaussée de Tervuren pendant 500 mètres environ, pour admirer l'important ensemble (220 mètres de long sur 80 mètres de large) de bâtiments édifiés en 1836 par la Société Générale, pour abriter la **Raffinerie nationale de sucre indigène et exotique**. La sucrerie fut rachetée, en 1980, par la commune de Waterloo. Depuis, une partie des bâtiments a été acquise par la Communauté française qui a l'intention d'y installer très prochainement le nouveau Musée des Beaux-Arts de la dite Communauté, ainsi qu'un Musée du Brabant wallon qui sera ouvert à tous les artistes de l'arrondissement.

Reprenons notre itinéraire. L'avenue Reine Astrid, à droite, nous conduit directement à la place Albert 1er où un arrêt prolongé s'impose.

(à suivre)



Waterloo : la Chapelle Musicale Reine Elisabeth.

(6) Voir également « Brabant Tourisme » nos 3-4 et 5-6/1986, ainsi que les nos 1, 2 et 4/1987.

THEATRE DU GRAND MIDI

par Roger DELDIME,
Directeur du *Centre de Sociologie du Théâtre*
à l'Institut de Sociologie
de l'Université Libre de Bruxelles

Le 27 septembre 1986 s'ouvrait à Bruxelles un nouvel espace théâtral : le Théâtre du Grand Midi présentant « Pothos, ou le désir de l'être absent », spectacle réalisé par Bela Czuppon.
Date-symbole pour un lieu qui veut aider à la création et à la promotion de spectacles montés par des artistes de notre Communauté.

Une histoire récente

Le Théâtre du Grand Midi a été co-fondé par trois troupes : le Minuscule Théâtre, le Théâtre du Sixième Jour et le Théâtre des Compagnons.
Il est né d'une volonté commune à ces troupes de disposer d'un lieu fixe où le Jeune Théâtre actuel puisse s'exprimer dans une double optique d'accueils et de créations originales.
Dynamisées par Bernard Damien fort de son expérience du Minuscule Théâtre, quinze personnes ont consacré huit mois de temps et d'énergie, sans la moindre aide financière mais avec leurs économies et des prêts personnels, à assainir et à retaper une vieille bâtisse (de la rue du Midi), à la convertir en un lieu théâtral comprenant :

- une salle de spectacle et un local de répétition;
- des bars de conversation (dans les caves voûtées) utilisés avant-après les représentations afin d'établir un vrai dialogue entre les artistes et les spectateurs.

Cette entreprise collective où chacun exerce des responsabilités précises vient de voir ses efforts (modestement) récompensés par une convention avec le Ministère de la Communauté française qui assurera, à partir de 1988, le fonctionnement matériel du théâtre.
Quant aux projets de création artistique, ils devront toujours être soumis à l'approbation préalable des commissions consultatives adéquates.
Le Théâtre du Grand Midi croit fermement à la permanence du fonctionnement et de la création car un théâtre qui est parfois inhabité est un théâtre mort.

1986-1987 : la première saison

La première saison s'est attachée à quatre grands noms de la littérature européenne classique et contemporaine :

- Marie Stuart, de Dacia Maraini;
- Mademoiselle Julie, d'August Strindberg;
- Aurélia Steiner, de Marguerite Duras;
- La Mouette, d'Anton Tchekhov.

Marie Stuart (par la Compagnie Octobre II) expose le débat dialectique entre Marie Stuart, reine d'Ecosse, et Elisabeth Tudor, reine d'Angleterre, qui, en réalité, ne se sont jamais vues.
Tout les divise : la naissance, le tempérament, la religion et la politique de ce XVI[e] siècle finissant.
Le texte de Dacia Maraini, par la magie du théâtre, oppose ces deux femmes en perpétuelle confrontation d'amour, pour la Liberté et le Pouvoir.
La mise en scène de Ronald de Pourcq resserre l'argument en optant pour un jeu à deux comédiennes alors que quatre personnages sont prévus initialement. Il en résulte un renfort du ressort dramatique et s'en dégage un affrontement constant des psychologies et des corps, un climat de sensualité, un mélange de cruauté et de tendresse allant jusqu'au sado-masochisme.
L'action de *Mademoiselle Julie* se passe en une nuit, la Nuit de la Saint-Jean où tout est permis, où les débordements d'une nature chaude et moite aiguisent les sens exacerbés des protagonistes.

Mademoiselle Julie, d'August Strindberg (adaptation de Boris Vian), avec Nathalie Pappi, Robert Guilmard (notre photo), Laurence César, Marcel Dossogne, Jean-Luc Pappi. Réalisation : Bernard Damien. Scénographie : André Ivaneanu, Karina Lambert. Assistant à la réalisation : Bela Czuppon. Régie : Jacques Lefèbure. Producteur exécutif : Patrick de Longrée.

Respectueuse de la conception qu'avait Strindberg du théâtre intime, la scénographie cerne les comédiens dans un espace qui reconstitue fidèlement les lieux de l'action.
La mise en scène de Bernard Damien intensifie au maximum la puissance des personnages qui s'attirent et se repoussent dans un climat de rivalités sociales et de drames passionnels. Elle entretient en outre une impression fantasmagorique en ajoutant à la pièce la présence spectrale du dramaturge tourmenté qui hante ses créatures.
Avec *Aurélia Steiner*, une œuvre littéraire de qualité rare mise en scène par Francis Besson, il s'agit d'une introspection à travers le temps et l'espace d'une femme qui, par le biais de lettres à ses parents, exorcise le manque et l'absence.
Il y a trois Aurélia dans la pièce : celle de Melbourne qui regrette un impossible amour, celle de Vancouver qui se livre à la prostitution, celle de Paris qui a peur des bombes de la seconde guerre mondiale. Toutes les trois ne sont qu'une, une Aurélia Steiner, fieffée inventeuse de dix-huit ans qui écrit des histoires.
Seule en scène, Nathalie Pappi, à la fois tendue et fragile, ne déclame pas, mais pense tout haut et joue sobrement : on n'échappe pas au rythme incantatoire du verbe durassien.
L'équipe du Théâtre du Sixième Jour présente une sorte de lecture mimée du texte, mi-réaliste, mi-symbolique.

Glissements, regards, respirations, sensations chorégraphiées dans l'espace restituent, à travers la cérébralité de Marguerite Duras, la sensualité et la souffrance de la femme dans une sorte de sonate en trois mouvements reprenant le même thème sur des variations avec une progression dramatique : frôlements sensuels – « contracts » syncopés et cassés – poses orientales.
Un décor clos, de coussins blanc écru, est cerné de murs gris très hauts disparaissant dans le ciel. Des persiennes offrent toutefois des possibilités d'ouverture vers l'extérieur.
Pour conclure sa toute première saison, le Théâtre du Grand Midi a frappé un grand coup de théâtre.
Qui, mieux que Tchekhov avec sa *Mouette*, pouvait garantir une belle palette profonde de personnages à la fois sensibles et délicats, cruels et désespérés, tous enfermés dans un processus qui mène invariablement au plus fort des paradoxes, à la lente et sûre désagrégation d'un microcosme de société où voudraient dominer le grand souffle de la création artistique et l'amour universel.
Sans dénaturer l'auteur, Bernard Damien aborde l'œuvre dans une chronologie différente. En effet, Tchekhov est un être de moments qui dégagent une émotion telle – slave – que parfois le temps se téléscope dans son esprit. En outre, le metteur en scène a voulu que le spectacle soit vraiment une comédie car Tchekhov a toujours insisté sur le fait que ses pièces n'étaient pas des tragédies même si ses personnages passent à côté de leur vie, même s'il y a des gens qui se tuent. Le monde est tel qu'il est, et vivons le tel quel!

Les projets

La saison '87-'88 s'intitule « Créations-Provocations-Auteurs belges ». Après une reprise de « La Mouette », le Théâtre du Grand Midi a programmé deux créations belges : « Eructe, Rops! », de Patrick Bonté et « Le Jour du Narval », de Liliane Wouters.
Est également prévu l'accueil d'une troupe parisienne qui présentera un spectacle sur un philosophe anarchiste.
La saison '88-'89 verra la création de « Danger de mort », d'Anita Van Belle et Patrick Delperdange et de « Le Passage des Anges », d'Odilon-Jean Périer.
Last but not least, le Théâtre du Grand Midi a pris la décision de créer en son sein une section Jeunesse, le Théâtre du Petit Quatre Heures (!) qui montera, à l'intention des adolescents, « Candide » de Voltaire.

Pour conclure

Les alternatives théâtrales qui ont vu le jour, en Belgique francophone, dès le début des années '70, proposaient (notamment) des « relectures » des grands classiques d'hier et d'aujourd'hui.
Le Théâtre du Grand Midi, en conformité avec l'éthique qu'il s'est définie, affirme – avec un sourire – qu'avant d'apprendre à re-lire, il faut apprendre à lire.
Le Théâtre du Grand Midi veut donc devenir une plaque tournante de ce qui est aujourd'hui représentatif du Jeune Théâtre (1), ni expérimental ni traditionnel, qui répond à une attente du public : des auteurs, des idées, des histoires, des personnages, des émotions, des comédiens, des « objets » théâtraux qui favorisent la rencontre entre les acteurs et les spectateurs.

Note

(1) A l'exception des théâtres du corps comme le Théâtre Banlieue, par exemple.

La Mouette, d'Anton Tchekhov, avec Anne-Marie Cappeliez, Bela Czuppon (notre photo), Nathalie Pappi, Hadi El Gammal, Marcel Dossogne, Patrick Moreau, Christine Smeysters, Yves Degen, Laurence César, Jacque Lefèbure, Bernard Du Mortier. Adaptation et réalisation : Bernard Damien. Scénographie : Karina Lambert. Régie : Véronique Liénart. Décor sonore : Jacques Herbet. Producteur exécutif : Patrick de Longrée.

Dans l'extrême sud du Brabant wallon

Une commune comprenant 7 villages : Chastre, Blanmont, Villeroux, Saint-Géry, Gentinnes, Noirmont et Cortil

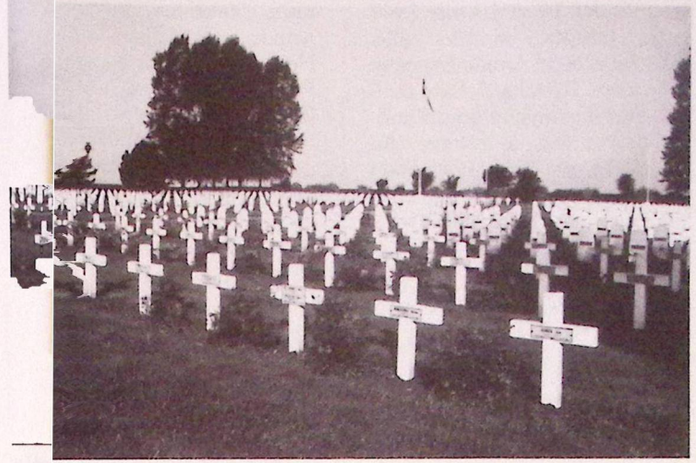
par Joseph DELMELLE

Chastre : l'église Notre-Dame.

L'entité communale actuelle de Chastre, qui existe officiellement depuis le 1er janvier 1977, groupe les villages de :

- Chastre, auquel Villeroux avait été réuni par décret impérial du 19 avril 1811 et Blanmont par arrêté royal du 7 novembre 1823;
- Gentinnes, à l'exception du hameau de Haut-Heuval, rattaché, le 1er janvier 1977 à Villers-la-Ville;
- Saint-Géry augmenté du hameau de Corsal, en 1827, et amputé de celui d'Ardenelle donné, alors, à Sombreffe;
- Noirmont et Cortil, fusionnés le 1er mars 1822 par arrêté royal de Guillaume Ier des Pays-Bas.

Forte à présent d'environ 5.500 habitants parmi lesquels on trouve quelque 300 personnes de nationalités étrangères, l'entité s'étend sur 3.132 hectares et occupe l'extrême sud du Brabant wallon. Cette zone, plus champêtre que boisée, appartient à la Hesbaye qui, depuis le



Chastre : le cimetière militaire.

Haim
me
peu
140
l'altit
proxi
Jose
le
Blasl
l'OO
cour
limo
voro
rend
rave
ruisa
duor
L'a
sag
pas
que
soli
le o
lorr
carr
piol
tés
actu
bliè
Le
par
d'
sin
join

aut jusqu'en Limbourg, forn ample plateau de relief occidenté. Comprise entre t 155 m en moyenne, de culmine à 163 m à nité de la chapelle Saint- à Gentinnes tandis qu'elbaisse jusqu'à 110 m à roont, au confluent de et du Nil. Fertile car rert d'une épaisse couche de le sol est logiquement à des cultures de haut ement en céréales et betteLes terrains avoisinant les eaux ou rivières, moins proifs, sont couverts de pâtures. se n'occupe, dans le pays qu'une portion congrue : de bois mais, seulement, ques bosquets et des unités aires ou se succédant (c'est s pour les saules têtards) le des berges humides. Des res de quartzite – pavés ou es à bâtir – ont été exploiten différents endroits et, llement, une ou deux sables sont toujours en activité.
erritoire de l'entité est drainé une série de petits cours au appartenant tous au bassin de l'Escaut. L'Orne, qui rejoint la Dyle via la Thyle, reçoit les tributs du ri d'Ardenelle, de celui d'Ernage, du Perbais, du ri des Lovières et du Nil. Plus loin, à Mont-Saint-Guibert, l'Orne s'enrichit de la Houssière qui traverse Gentinnes, où elle est rejointe par le ri du Grand Pré, et Villeroux.

A ces généralités géographiques, il convient d'ajouter quelques données historiques qui représentent, pourrait-on prétendre, des conséquences normales de la situation de l'entité dans l'espace terrestre.

Chastre (d'aucuns écrivent Chastres!) a partagé, pour l'essentiel, les destinées de la Hesbaye : occupation humaine fort réduite avant la conquête romaine, peuplement en sensible accroissement durant la période gallo-romaine puis, après une désertion partielle résultant des incursions barbares, repeuplement sous les Mérovingiens, puis vastes défrichements à l'intervention des moines de Gembloux, Villers-la-Ville, etc. Comme Chastre jouxte le comté de Namur, les ducs de Brabant garantissent leurs possessions en faisant édifier des tours ou donjons destinés à arrêter les incursions guerrières du voisin.

Dans un passé plus proche, différents faits ont influencé les destinées de Chastre et de ses satellites administratifs :

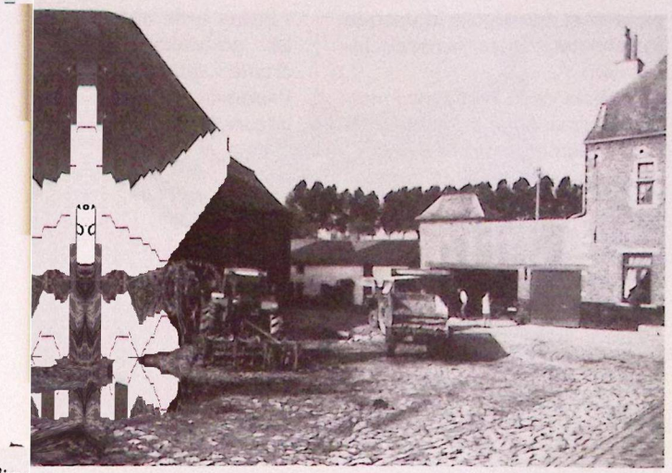
– la construction de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur via Ottignies (au lieu de Wavre) avec création d'une gare, relativement importante, à Chastre même. Cette ligne, inaugurée en 1855, a favorisé le développement de la localité. En 1863, une sucrerie fut construite près de la gare et occupa jusqu'à 225 personnes. Par la suite, une voie ferrée vicinale fut établie afin de relier Chastre – et, aussi, Villeroux, Saint-Géry et Gentinnes –

Chastre : cour intérieure de la Ferme Roc[illegible].

à Gosselies. Cette liaison, définitivement supprimée en 1950 seulement, servit tant au transport des personnes que des matériaux (sable notamment) et produits agricoles (betteraves par exemple);
– l'établissement à Gentinnes, en 1904, de la congrégation des Spiritains ou Pères du Saint-Esprit. Cet ordre religieux établit un noviciat puis un collège d'enseignement secondaire dans les bâtiments, agrandis, dont il disposait. C'est tout à côté de ces bâtiments que s'élève aujourd'hui, depuis 20 ans, le « Mémorial Kongolo » dont il sera question plus loin;
– l'important affrontement guerrier des 14 et 15 mai 1940 entre troupes blindées allemandes et la 1re Armée française du général Blanchard, forte de 6 divisions d'infanterie dont 3 motorisées et une de réserve. Au soir du 15 mai 1940, la situation générale est excellente pour les Français, qui sont parvenus à interdire à l'ennemi l'accès de Gembloux, tandis que les Allemands sont contraints de se replier vers le carrefour des Cinq-Etoiles, en direction de Thorembais-Saint-Trond. En fait, les Français, dont les rangs comptent de nombreux Marocains et quantité de réservistes de la région de Bordeaux, sont parvenus à stopper l'avance nazie...

Villeroux : au cœur de la localité, cette ferme caractérisée par sa robuste tour-colombier.

mais, entre-temps, les Allemands, ayant franchi la Meuse à Houx, ont atteint la région de Philippeville et peuvent prendre les Français à revers. Ceux-ci se trouvent donc dans l'obligation d'opérer d'urgence un repli qui s'effectue par Tilly et Marbais en raison d'un ordre reçu le 15 mai à 19 h. Le souvenir de la bataille de Gembloux, à laquelle ont également participé des Bretons et des Languedociens, est omniprésent dans les villages de l'entité de Chastre (nécropole, stèles et inscriptions commémoratives, musée,...) et des environs (avec, à Penteville, une table d'orientation malheureusement mutilée, etc.);
– la création de Louvain-la-Neuve, section francophone de l'ancienne université catholique de Louvain-Leuven. L'implantation des facultés a incité maints professeurs à s'établir dans les environs. Ils ont été rejoints, à titre provisoire ou définitif, par des familles d'étudiants, des commerçants, des employés,... pour qui Louvain-la-Neuve représentait un lieu de travail et une source de revenus. Depuis que Louvain-la-Neuve existe, plus de 250 nouvelles constructions ont été érigées sur le territoire de la nouvelle commune de Chastre où, autre phénomène notable, se sont établis des ressortissants étrangers, avec prépondérance marquée de jeunes;
– l'amélioration du réseau routier dont, en particulier, la vieille Nationale 4 et la construction de l'autoroute de Bruxelles à Namur qui longe le territoire de Chastre sur une longueur d'environ 1 km 500.
Toutes ces considérations ne sont pas inutiles même si elles n'ont, apparemment, que peu



Villeroux : la ferme du Castillon.

d'im
que portance sur le plan touristi-
l'av ropre ment dit. Elles offrent
quan tage de prévenir le lecteur
et d à l'aspect général des lieux
est l'habitat et quant à ce qu'il
les sible de découvrir dans
cier spectives de l'histoire an-
Qu et contemporaine.
gén nt à présent le terrain des
que alités, voyons ce que cha-
pos ancien village a à nous pro-
sant de diversément intéres-

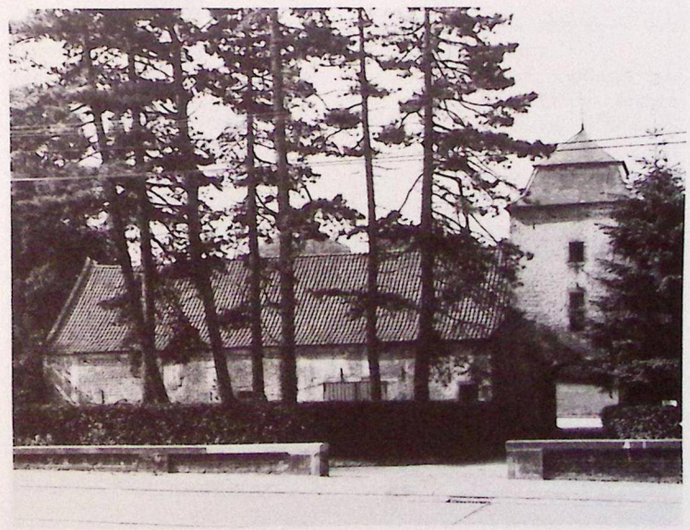
Ren
de s dez-vous au cœur même
entité...

Coe
son de l'entité, Chastre devrait
« C ponyme, selon Bologne, à
cas stra », qui veut dire « le
été fortifié ». La localité aurait
car : siège d'une villa et d'un
cha romain surveillant une
dev sée – qui, remise en état,
nes devenir la chaussée Bru-
aut ut – en rencontrant une
et, reliant Gembloux à Wavre
Mi -delà, à la Dyle, près de
d' es, à Muizen. Des vestiges
été établissement romain ont
tic exhumés, lors de la construc-
de la ligne de chemin de fer
Br xelles-Namur, à l'emplace-
mn nt de la gare.

Blo mont : tour-porche et dépendances des ancien château.

L'histoire du village offre peu de faits vraiment saillants en dehors de ceux dont il a été question dans les paragraphes qui précèdent. Mentionné dès 1071, siège d'une seigneurie ayant appartenu aux de Braye, Onyn, d'Udekem d'Acoz et Dumont de Chassart, Chastre joua un rôle d'arbitre et de médiateur dans certains conflits relatifs, par exemple, aux dîmes de Tourinnes-Saint-Lambert et au droit de patronage de l'église de ce village cédé, en partie, au couvent de Lérinnes.

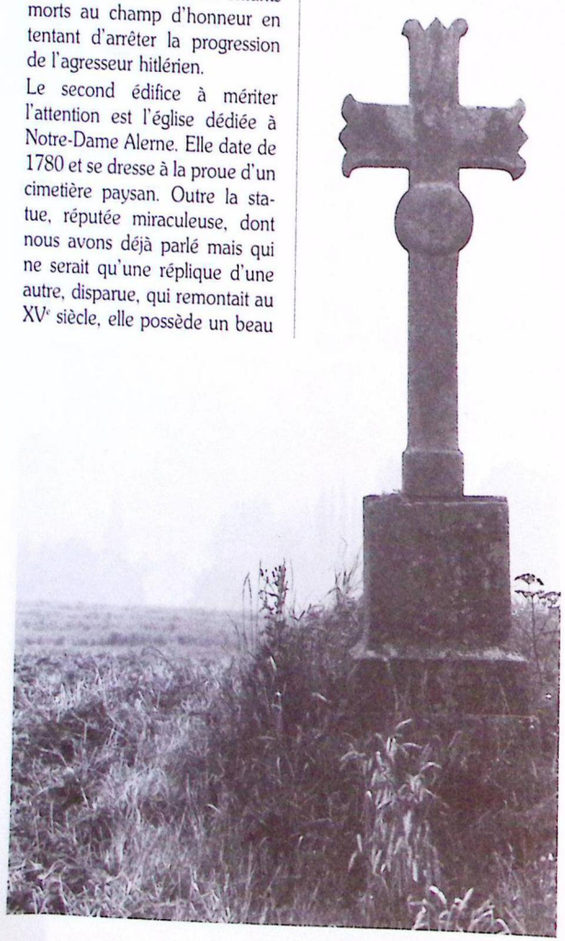
Pendant tout un temps, la localité fut un centre de pèlerinage à Notre-Dame, dite « Alerne », dont une effigie miraculeuse avait été découverte dans un bosquet. Cette Vierge, dont la statue – datant du XVIIe siècle – demeure en possession de l'église, était spécialement invoquée pour la guérison ou la réduction des hernies et autres protubérances inquiétantes. Le village s'appela même, durant de longues années, Chastre-Dame-Alerne.
Sont à voir, à Chastre même, deux édifices. Le premier, c'est la Ferme Rose, ou de Perbais, ou Raucent, qui – selon un dépliant touristique – *« occupe un site quasi abbatial »*. L'édifice, qui bénéficie d'un environnement fort agréable, est maintenant converti en maison communale. Classé par arrêté royal du 26 juin 1981, il date, en grande partie, de 1689. D'autres bâtiments, grange et annexes dont les étables, sont de construction antérieure ou postérieure : 1679 et fin du XVIIe



siècle. A l'intérieur de l'ancien corps de logis, dans les locaux aujourd'hui mobilisés par l'administration communale, on peut découvrir une plaque commémorative, différentes reproductions photographiques d'anciennes vues du village, d'autres documents iconographiques et, aussi, une niche en ébénisterie réalisée par un artisan de Lespignan, un village du département français de l'Aude d'où étaient originaires plusieurs des victimes de la bataille des 14 et 15 mai 1940. Lespignan a conclu un pacte de jumelage avec Chastre, sous le signe de la fidélité au souvenir de ceux de ses enfants morts au champ d'honneur en tentant d'arrêter la progression de l'agresseur hitlérien.

Le second édifice à mériter l'attention est l'église dédiée à Notre-Dame Alerne. Elle date de 1780 et se dresse à la proue d'un cimetière paysan. Outre la statue, réputée miraculeuse, dont nous avons déjà parlé mais qui ne serait qu'une réplique d'une autre, disparue, qui remontait au XV[e] siècle, elle possède un beau mobilier et des orgues, d'époque romantique, de provenance nivelloise.

En dehors de la partie agglomérée, la campagne se caractérise par l'existence, assez inattendue, de chemins creux dont certains servirent, en mai 1940, à protéger les fantassins français et les tirailleurs marocains. Aux pages de sa monographie sur la bataille de Gembloux, le commandant d'Ornano fait allusion à ces « tranchées » mais insiste sur l'uniforme platitude de la région. Il écrit :



Saint-Géry : la Croix carrée.

« Plaine belle et facile, aux molles ondulations, un « charodrome » dira le Général Mellier! Parsemée de boqueteaux, de grosses fermes, de localités étendues, coupée de ruisseaux importants dont les fonds de vallons sans profondeur sont très couverts... »

En fait, en mai 1940, la bataille ne s'est pas étendue jusqu'à Chastre et ce sont d'autres chemins creux qui ont servi de points d'accrochage aux troupes françaises. Points d'accrochage ayant été furieusement défendus car plusieurs centaines de tombes blanches – les unes hissant la croix, les autres le croissant – et une nécropole où ont été rassemblées les victimes anonymes de la tuerie se succèdent, dans les limites d'un enclos paisible comme un jardin, et témoignent de l'aberration des hommes... Autour de ce champ de repos, c'est le grand calme champêtre, la solitude des terres ouvertes aux semences sous l'ampleur mouvementée du ciel,...

Un appendice, Blanmont...

Blanmont, à 2 km de Chastre, c'est la banlieue verte, le quartier résidentiel, le lieu d'habitat du bourgmestre et de plusieurs conseillers communaux. Le coin est charmant. Il eut son château, dont les pignons à redens parlaient de l'époque des archiducs. Ce château a été éliminé. On lui a substitué une grosse villa, de silhouette assez massive. Subsiste toutefois l'ancienne ferme castrale dont Yves Boyen, dans sa présentation de **La Route vagabonde**, dit que c'est là un « ...remarquable et imposant ensemble formé de deux corps principaux de bâtiments remontant en grande partie au XVII[e] siècle (±1640). Robuste tour-

Saint-Géry : le presbytère.

porch
d'une
nier...
Subs
par
ceint
tenu
puis
Eve
édifi
neux
rière
moi
châ
Mol
son
un
Le
gar
me
cien
que
un
en
que
bo
ba
pro
dié
élé
Aj
mo

e, à trois niveaux, percée
porte en anse de pa-
».
ste également, mais ruiné
droits, l'ancien mur d'en-
du domaine ayant appar-
u baron Jean de Kessel
ux Laloux, Namèche et
s de Velp. Ce mur a été
au moyen de grès ferrugi-
provenant d'une des car-
(il y en a eu quatre au
de la localité. Un autre
u, ayant appartenu aux
as, a été converti en mai-
e repos avant de devenir
tre de rencontres.
llage, que traverse l'Orne,
e quelques vénérables de-
res, parmi lesquelles un an-
moulin, et une ferme flan-
d'une pièce d'eau, formant
rt beau site. L'église, édifiée
861, est de style néo-classi-
Ses plans, comme ceux de
nombre de sanctuaires bra-
ons, sont de l'architecte
incial Coulon. Elle est dé-
à saint Martin et abrite un
ant mobilier de chêne.
utons que le toponyme Blan-
nt – le « Blanc Mont » d'après Chotin – s'oppose à celui de Noirmont, village de la même entité de Chastre, alors que, à l'origine, la localité, dépendance de Nil Pierreux, s'appelait Mont, tout simplement.

Villeroux, le petit écart...

L'équivalence « Villeroux – Petit écart » résulte d'une interprétation de Carnoy et Herbillon, approuvés par Bologne. Le regretté Edmond Bourguignon écrivait :

« La route vers Villeroux (il venait d'Hévillers... mais, de toutes façons, les voies carrossables du secteur ne sont pas toutes, uniformément, d'excellente qualité! N.D.R.) devient de plus en plus mauvaise... Une descente sur un pavé préhistorique, une grosse chapelle, le pavé devient fort bon et vous voilà à Villeroux... Villeroux, long village, a de belles fermes parmi lesquelles la ferme de Castillon, quelques beaux sentiers et vieux chemins. Village propre et calme aujourd'hui, mais qui ne l'a pas toujours été car un ancien curé, peu satisfait de ses paroissiens, l'appela *Ville Trou...* »

Edmond Bourguignon faisait allusion à certaine grosse chapelle, qui existe encore aujourd'hui avec son rustique cimetière et son mur d'enceinte. Elle a été naguère classée comme site et sera partiellement restaurée. Quant aux belles fermes dont il parlait, elles sont quatre à commencer par celle de ou du Castillon (ce qui signifie, en picard, « petit château ») qui occuperait l'emplacement d'un « castrum » de l'époque gallo-romaine. Elle appartint, durant la période à cheval sur les XIV[e] et XV[e] siècles, aux de Mellery et fut rachetée, ainsi que la seigneurie dont elle était le siège, par François de Pinchard dont les successeurs entreprirent la réédification des bâtiments. Le corps de logis est millésimé 1688 tandis qu'une tourelle d'angle, pourvue d'un clocheton, porte la date de 1736. Deux siècles plus tard, en 1936, la ferme a été acquise par le comte Boël qui, depuis, la donne en location à un exploitant.

Les trois autres fermes à voir sont les suivantes :

– la ferme-manoir Goffaux, bâtie à l'emplacement de l'ancien château seigneurial d'Enguerrans de Villeroux. Elle appartint d'abord, par don, aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui devaient y installer un lazaret ou hôpital ouvert, d'abord et surtout, aux pèlerins gagnant la Terre-Sainte, aux infirmes et aux malades indigents. Par la suite, la ferme et les terres qui en dépendaient furent vendues au sire de Bierbais. Une chapelle fut accolée aux bâtiments en 1680. Actuellement, cette exploitation agricole appartient à la famille Goffaux;

– la ferme Thirion, qui se si-

gnale par ses deux porches à colombier. Elle est la propriété de la famille de Fau depuis plus de trois siècles;
– la ferme du Curé qui, nous assure-t-on, « *exploitait par métayage les biens d'église et y engrangeait le produit de la dîme.* »
Villeroux, qui se situait au XIV[e] siècle sous l'autorité de sept seigneuries différentes et deux cours de haute justice, fut chef-lieu de canton de 1795 à 1811, année où le village fut rattaché à Chastre. A cette époque, il ne formait pas une paroisse autonome. Il ne devait disposer d'une église qu'en 1873. Placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste, ne présentant aucun mérite architectural particulier, cette église abrite un mobilier intéressant. Curieusement, le presbytère, dont l'occupant avait primitivement le titre de chapelain, est l'un des plus anciens de la région. Il a été élevé en 1687 et rehaussé un siècle plus tard, en 1787.

Saint-Géry où vécut le prêtre-poète Louis Courtois...

Né à Perwez en 1854, Louis-Joseph Courtois, ordonné prêtre après de brillantes études aux séminaires de Basse-Wavre et de Malines, devient vicaire successivement à Nil-Saint-Vincent et à Ohain avant d'être appelé à la cure de Saint-Géry où il exercera son apostolat de 1887 à 1915, année de son décès. Peintre, dessinateur, sculpteur sur bois, musicien, il s'est fait connaître, principalement, comme poète dialectal et français. Il a plus d'une fois célébré Saint-Géry et, notamment, sa croix mystérieuse :

Crwè d'pire, vie crwè d'St-G're,
dairé resse dès vix timps
Dejom'qui v'z'a dressie au croèzia des deux vôies
Dj'èl demande à tot l'monde, e n'a nec que m'respôie,
C'est'on mestére dest'on, même po les viès doins...
(Croix de pierre, vieille croix de Saint-Géry, dernier reste du vieux temps
Direz-vous qui vous a dressée au croisement des deux voies
Je le demande à tout le monde,
et nul ne me répond,
C'est un mystère dit-on, même pour les vieilles gens...)

De son bureau installé au premier étage de la cure, l'abbé Courtois découvrait tout le village avec, lisons-nous sous la plume de son biographe Paul Coppe,
« ...l'église brûlée par les Français en 1554, l'immense plaine de Saint-Géry exploitée par la moyenne et surtout la petite culture, et dans le lointain vers Sombreffe, la tour de Boissemont, d'une hauteur de vingt mètres. Elle porte son acte de naissance inscrit sur sa porte romane, sur les arcs doubleaux, bien voisins de l'ogive, de ses voûtes, sur les glissières où s'introduisaient les poutres barricadant dans les murs, les escaliers étroits et sur les banquettes de

Saint-Géry : la Tour de Boissemont.

ses fer
là pier
souve
duc de
Evoqu
Court
page
c'est
Saint-
de l'a
de B
rieure
térieu
ceper
nitier
ques
été r
deva
lignes
ler ju
la to
jourd
haut
le te
son
Au s
cons
« Du
mor
tour.
Sair
Cor
peu
dég
qui
curi
que
tion
Bou
...L
Sai
(po
l'ég
Alp
« L
Bo
de
est
des
cip
da
sei
ma
co
l'é

res. Le maçon qui a mis
sur pierre a eu, comme
n, Henri-le-Guerroyeur,
Brabant (1190-1235)... »

la mémoire de l'abbé
, c'est exhumer une
passé de Saint-Géry,
oir l'église néo-gothique
ry édifiée en 1836 mais,
de feu le comte Joseph
hgrave d'Altena, « *extérent assez banale* » et inment assez pauvre avec,
nt, une exception, le bée la fin des temps gothiné de quatre têtes ayant
telées... C'est faire halte
le presbytère de 1729, de
harmonieuses. Et c'est alu'à la croix mystérieuse et
de Boissemont... qui, aui, n'a plus 20 mètres de
r les années ont passé et
s a poursuivi et accentué
vail d'érosion!
t de cette tour, les auteurs
és nous apprennent :
moulin de Gentinnes, on
vers Saint-Géry et sa
elle-ci s'appelle aussi Bois
Mont. Diminutif de celle de
s, elle ne présente que
intérêt, tellement elle est
dée. Elle n'a plus son lion
ornait l'entrée, ni son
x lavabo; quelques briromaines dans ses fondaet c'est tout... » (Edmond
uignon, 1959).
principale curiosité de
Géry est sa tour féodale
y arriver prendre, après
, à gauche, la rue
nse Minique). Dénommée
Tourette » ou « Tour de
emont » ou encore « Tour
is-Saint-Mont », ce donjon
ranger parmi les tours dites
arrasins qu'on trouve prinment en Brabant wallon et
le Pays de Liège. Ces tours
ient à défendre le territoire
surtout de refuge ou d'abri
e un ennemi, venant de
nger ou même du voisinage. Construite en moellons, sur plan carré, elle remonte au XIII[e] siècle. Amputée de sa partie supérieure, elle est réduite, de nos jours, à un seul étage auquel on accède par un escalier, qui conduit à une salle dont la voûte en ogives est fortement délabrée... » (Yves Boyen, 1980).

La tour de Boissemont était une maison-forte, ou forteresse habitable, assurant la défense active et passive de la frontière de l'ancien duché de Brabant, face au comté de Namur. Elle est sœur de celles d'Hévillers, Walhain, Alvaux, Opprebais, Corbais, Bierbais, Moriensart,... et cousine de celles d'Amay, Ouffet, Nandrin, et adversaire de celles de Mazy, Bothey, etc. Elle n'est plus qu'une ruine dont on s'efforce de prolonger l'existence par des moyens de fortune.
Une autre attraction est constituée par la croix mystérieuse, qui se dresse à environ 750 mètres de l'église. Elle est en pierre de Ligny, est appelée aussi Croix carrée ou Croix de Saint-Géry et, haute de 3 m, ne porte aucune inscription. « *On ne connaît ni la date ni le motif de son érection,* écrit Yves Boyen, *mais elle paraît très ancienne...* ». Plusieurs légendes s'y rattachent, dont celle-ci, contée par Edmond Bourguignon :
« Un homme enveloppé dans un linceul attendait là, caché derrière les buissons, son frère, un tailleur, qui revenait de Saint-Géry. Celui-ci, qui n'était pas précisément peureux, s'avança sur lui et d'un coup de fer à repasser le tua net. A partir de ce moment, il n'y eut plus de fantômes dans la région... ».
Parmi les autres légendes du coin, il y a celle de saint Géry, dont le berceau de Bruxelles – le quartier Saint-Géry – porte encore le nom. Né vers l'an 550 à Yvoi-Carignan, il devint évêque de Cambrai et c'est au cours d'une de ses tournées apostoliques que, suivant la vieille chaussée romaine ou chaussée Brunehaut, il serait passé, à la faveur d'un détour, par le village qu'il allait baptiser « Sancti Gaugerici ». Il aurait, par ailleurs, béni plusieurs sources ou fontaines qui, durant des siècles, allaient être réputées miraculeuses. Edmond Bourguignon, en 1959 encore, notait :
« En face de l'école communale, un bel arbre et, dans les prés, une fontaine miraculeuse... ».
On raconte aussi que saint Géry aurait livré combat à un dragon. Il aurait lancé son étole qui se serait enroulée autour du cou du monstre écailleux qui, dès lors, l'aurait docilement suivi jusqu'à la Dyle ou jusqu'à la Senne où il se serait noyé.
Ajoutons, pour reprendre contact avec la réalité, que Saint-Géry garde, vers Gentinnes, une belle ferme avec porche monumental, en briques, et, vers Noirmont, la ferme « de la Dîme », édifiée au XIX[e] siècle seulement mais prolongée par une superbe grange du XVIII[e].

(à suivre.)

Le sculpteur Raymond de Meester

par Michel DIEUDONNE

Le sculpteur

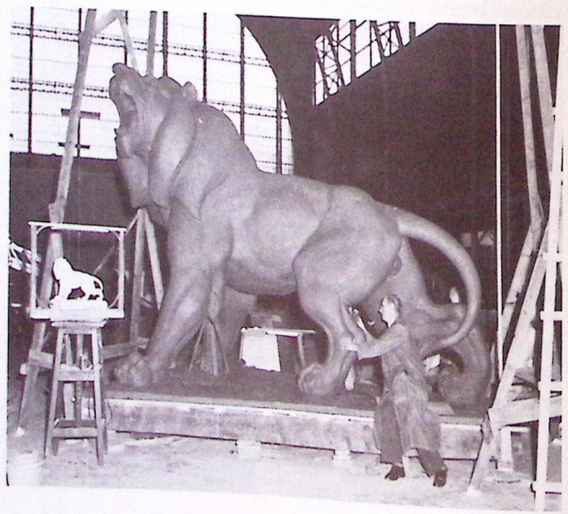
L'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958 fut l'événement grandiose, avec le Spoutnik et l'Atomium, la grande fête où la civilisation, à l'aurore des Golden Sixties, entra dans le monde moderne, la domination de la matière, la conquête des étoiles.

La Woluwe en garde, outre la mémoire nostalgique, le *Lion* qui nous guette, terrible et menaçant, sur les rives de l'étang Malou. Il nous dévorerait s'il n'était de pierre.

Son dompteur, le sculpteur animalier Raymond de Meester, offrit à la Commune de Woluwe-Saint-Lambert le monstre du Heysel qu'il avait conçu pour l'Expo '58. La bête, depuis vingt-neuf ans la rugissante gardienne du sobre et élégant château que nous légua le siècle des Lumières, s'est-elle acclimatée à la timide rivière... et au furieux boulevard de la Woluwe?

Raymond de Meester était le spécialiste des œuvres colossales. Il sculpta le *Bison* de l'Exposition de Bruxelles en 1935 et l'*Ours polaire* de l'Exposition de Liège en 1939. Hélas, les deux œuvres succombèrent devant les aléas de l'Histoire! Une route belge à Bruxelles et une bombe allemande à Liège réglèrent le sort des deux malheureux animaux.

C'est au zoo d'Anvers et à Bruxelles, dans l'entre-deux-guerres, à l'Allée Verte, lors du passage des grands cirques européens, Gleich, Amar, Sarrasani, avec leur gigantesque ménagerie, que Raymond de Meester, qui œuvre d'après nature, autodi
coo
ins
La
por
de
pq
Qp
ette
pm
ar
Jrls.
ter
cr
ry
tn
Fr



Raymond de Meester et ses lions, en 1958, au Palais du Cinquantenaire à Bruxelles.

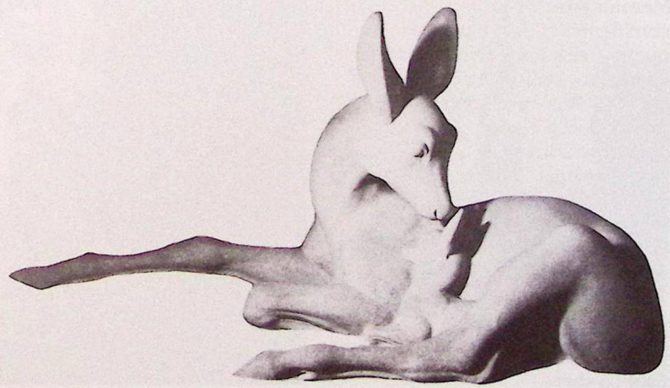
Raymond de Meester : « Ourson faisant des cumulets », bronze, cire perdue. Ixelles, Hôtel communal.

acte absolu, allait puiser sa naissance de l'animal et son piration.

seconde guerre mondiale fut ur les sculpteurs une époque chômage. Le bronze, leur rre philosophale, était confisqué par le belliqueux occupant art dont il constitue la matière mière dépérit pendant cinq ns.

sque-là, Raymond de Meester, comme ses amis, les aristocratiques Albéric Collin et Thierry van Rijswijck, avait pratiqué le *travail à la boulette;* la maquette naît de la superposition de boulettes de glaise que l'artiste, avec ses doigts, aplatit l'une sur l'autre et modèle conformément à son projet. A la Libération, Raymond de Meester adopta la *manière lisse;* l'artiste au couteau découpe dans une motte de glaise une maquette lisse dont on tire, pour la fonte et l'œuvre définitive, un moule à l'empreinte lisse. Cette seconde façon engendra les bronzes que leur auteur préfère à toutes ses réalisations et souhaite survivant le mieux à la patine des siècles.

Les travaux de Raymond de Meester, pierre, bronze, terre cuite, grandeur réelle ou taille réduite, qui allient l'inattendu et le captivant que suscite l'observation exacte à la grâce et la noblesse que confère la grandeur de l'artiste, figurent dans de nombreux musées belges et étrangers : Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Malines, Tournai, Ixelles, Tervuren, Paris, Reims, Lisbonne, Berne, Oslo, Varsovie, Cracovie, Kaunas, Tallin, Riga, Le Caire, Mexico, Buenos Aires, et ornent dans le monde entier de multiples lieux publics, d'Huizingen à Keerbergen, de



ymond de Meester : « Biche et son on », pierre blanche. Musée d'Ixelles.

Raymond de Meester : « Jeune Chevreuil inquiet », bronze. Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

Tervuren à Malmoë. Son œuvre figure également dans les collections des Maisons Royales de Belgique, d'Italie, d'Egypte, de Norvège et dans celles évidemment de l'Etat belge.

De 1927 à nos jours, une centaine d'expositions dans une vingtaine de pays menèrent les troupeaux de Raymond de Meester sous les climats des cinq continents et les paysages des quatre saisons, des froidures baltes aux canicules congolaises, des moulins de Néerlande aux pyramides d'Egypte. On peut à Bruxelles admirer le *Jeune Chevreuil inquiet*, bronze, des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, l'*Ourson faisant des cumulets*, bronze, et la *Biche et son Faon*, pierre blanche, du Musée communal des Beaux-Arts d'Ixelles, ainsi que le *Tigre assis grognant*, terre cuite, à l'Hôtel communal de Saint-Gilles.

Le baron Raymond de Meester de Betzenbroeck, né à Malines en 1904, habite avec son épouse à Woluwe-Saint-Lambert, au 264 de la rue de la Cambre, depuis 1933. Il fut, durant de longues années, le voisin du peintre Edgard Tytgat qui était, selon lui, *le plus charmant de tous les hommes.*

⁂

Sculpteur, médailleur, graveur, Raymond de Meester, qui accueille très cordialement les visiteurs à son domicile, dans la jungle de son atelier, s'adonne aujourd'hui à la peinture à l'huile et à l'aquarelle. Il a peint de nombreuses vues de Woluwe et de Sluys où il séjourne quelques mois par an.

Raymond de Meester n'éprouve qu'un regret, qui est woluwéen et de taille. Son *Lion* du parc Malou n'est coulé qu'en pierre reconstituée, et non dans le bronze qui conviendrait mieux au roi des animaux et à l'empereur des animaliers.

Raymond de Meester : « Lion », pierre reconstituée. Parc Malou à Woluwe-Saint-Lambert.

BIBLIOGRAPHIE

M. Dieudonné, *Le sculpteur Raymond de Meester* (en préparation).

Découvrons Autre-Eglise, le vaillant village rural

par Maurice DESSART

Ils se
notre s
vers de
ont pu
leur
longs a
surtout
réelles
peut
savoir
malgré
notre
chose
vie r
Peut-
un pe
est
modi
las se
est l
de le
misai
touri
proo
laqu
béné
poin
que,
certi
réel
émo
qui
sent
lieu

font rares les villages de rabant wallon qui au tra- toutes fusions et entités garder des caractères qui nt inhérents depuis de ècles et qui représentent, de nos jours, ce que fut ent notre roman païs. On es admirer et il faut leur gré d'avoir pu conserver toutes les vicissitudes de époque des aspects de qui sont à la base de la elle de nos populations. tre est-ce bien, et surtout, u au détriment de ce qu'il nvenu de dénommer « le rnisme », ce fait social, hé- uvent nécessaire, mais qui cause – ayons le courage reconnaître – d'une uniformion qui risque d'enlever originalité à ce qui est le uit d'une longue tradition, lle, en son ensemble, fut que. Quoi qu'il en soit, du de vue strictement touristi- réel, soulignons-le, il n'est pas sans intérêt, ni attrait onnel peut-être (pour celui st encore accessible à pareil ment), de contempler des aux charmes réels, sans

La ravissante chapelle Saint-Feuillien à Hée enge (Photo Roland Caussin).

doute, mais combien naturels, et de là, réconfortants.

Autre-Eglise est bien l'une de ces localités qui paraît procéder d'un autre âge. Son accès, sans être particulièrement malaisé, demande de la patience par les transports en commun (au départ de Bruxelles, autobus Perwez, avec changement ligne locale Thorembais-les-Béguines, ou Jodoigne, embranchement Jauche, se renseigner, les horaires n'étant pas très réguliers.

Aussi, la carte de l'Institut Géographique National est recommandée). De toute façon, le piéton devra quelque peu pérégriner, mais ce sera par une belle région rurale, champs, jardins, fermes, se succèdent. L'automobiliste empruntera l'autoroute de Namur, direction Orbais et Thorembais-les-Béguines. C'est bien sa situation, relativement à l'écart, qui a valu au village de garder des caractères qui ne se rencontrent presque plus nulle part.

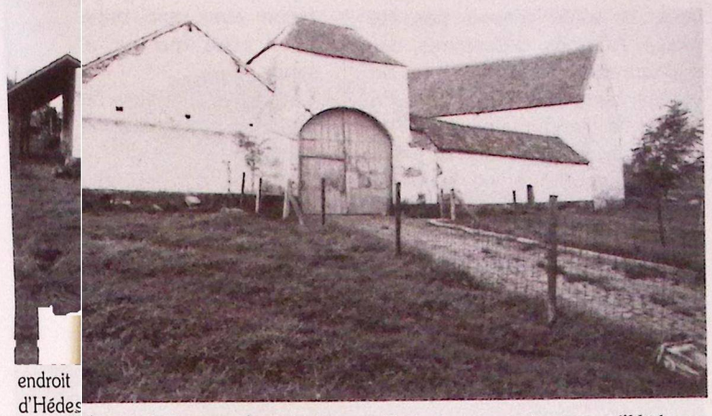
Situons un peu la localité : elle se trouve à environ 60 km de Bruxelles (en ligne droite), 50 de Nivelles (dito) et 9 de Jodoigne (idem); contiguë à celle de Folx-les-Caves, aux « grottes » (artificielles) ou « caves » (champignonnières) bien connues, et dont l'histoire est assez mouvementée.

Autre-Eglise, d'une superficie d'environ 818 hectares, peut encore être considéré comme territoire entièrement rural, motif, peut-être, d'un certain et si agréable caractère agreste.

Le randonneur allant de ce côté devra donc surtout tenir compte des moyens qui lui sont propres, c'est-à-dire de ses facultés d'observation, d'appréciation, de réflexion, en somme des qualités qui distinguent le vrai touriste. La région se prête à ce genre de délassement par la vue de ces grands espaces cultivés, cachant parfois un chemin creux, ou agrémentés de beaux bocages; ceci, malgré une topographie assez tourmentée (si l'on ne s'en tient pas, uniquement, aux chemins pavés). Détail pittoresque, dont la responsabilité sera laissée à celui qui en est l'auteur (Th. De Raadt-Les sobriquets des communes belges-Bruxelles-1904), les habitants seraient des « Mougneus d'burè » (mangeurs de lait battu), ce qui n'est pas tellement étonnant! Questionnez sur place, on vous regardera avec des yeux ronds, mais aussi avec une lueur de malice... Aimable rappel de nos bons caractères wallons si bien décrits par Maurice des Ombiaux. Et tout ceci amène cela, celui qui se rendra par là, l'esprit libre et ouvert aux qualités réelles des choses, sera donc servi à souhait.

Particularité toponymique qui n'est pas dénuée d'intérêt, que peut signifier, d'où peut provenir, le nom composé de cette commune? Pour M. Bologne (Connaître la Wallonie-1966), il s'agirait de « la haute église » (XII[e] siècle), en allusion à l'ancien clocher. A. Wauters (Histoire et Géographie des communes belges-1872), qui fait souvent autorité en la matière, propose une autre explication. Elle est double. Saint Materne, évêque de Tongres, aurait consacré cette église, immédiatement après sa cathédrale. S'étendant sur la haute antiquité de ce monument, l'auteur s'appuye sur Wichmans (chroniqueur du XVI[e] siècle), lequel dit que les processions des villages voisins s'y rendaient à l'époque des Rogations, et que « ...si l'on lui a donné le nom sous lequel elle est connue, c'est que primitivement elle fut bâtie en un autre

La place du village avec son ancienne maison communale, son église, son canon allemand, trophée de la guerre 14-18, et son monument aux morts (photo Roland Caussin).



endroit (peut-être au hameau d'Hédes- lieu ...ge), et transférée en un bité, où ...s convenable, plus ha- église ». Toute si il y eut alors une « autre peuplé- ette contrée doit avoir été a reno... très anciennement, on y tuiles, ...ntré des briques, des ments ... cherch... ...es poteries, des fonde- encore ...mains. De nos jours des élémen... ...rs amateurs peuvent domain parfois s'y voir. D'autres meau... ...ts sont à noter en ce le nom... ...e. Il se trouvait au ha- tuelle... ...onnu anciennement sous nouill... de Jandrain-le-Herut (ac- ancien... ...ent Jandrain-Jandre- celui ... un chemin pavé, de très Cave... ...se facture, rejoignant Jauch... ...se Jodoigne (vers Folx-les- qu'il ... et d'un sentier allant de lum; ... à Perwez; on suppose reau... ...agissait là d'un diverticu- toyar... il y a été relevé des car- les ... mosaïqués. Cette voie cô- teno... Autre-Eglise, ces trouvail- (II[e]-... ...nnent à conjecturer l'exis- tion ... d'une métairie romaine vu ... ...siècle), dont cette situa- et ... ...eût constitué un site idéal, (Sa... ...proximité de la Petite Gette réés... ...e ses minuscules affluents ...t-Denis, Frambais et Cor- tioo... ... Le champ des suppositions est ouvert. Les « villae » (m... ...airies) comportaient plu- (fes... ... bâtiments, à usages divers tio... ...se, granges, étables, habita- etc... ... des maîtres et esclaves, ... occupés par un nombre de personnes relativement restreint, en des endroits presque désertiques à cette époque (Schayes-Le Brabant sous les Romains-T.I-1856); mode de vie en autarcie. Ne croirait-on voir la situation contemporaine de la localité? Plusieurs fermes contenues en un petit périmètre, ruisselets, cultures, population peu dense (765 habitants en 1976), hameaux compris. N'y aurait-il pas là solution de continuité? Rien ne s'oppose à le supposer.

Les invasions franques avec leurs dévastations, si elles ont permis de retrouver des débris calcinés datant de ces moments, ont également livré des découvertes parfaitement intactes (Basse-Wavre, Corroy-le-Grand, etc.).

Ci-dessus : *au hameau d'Hédenge, cette ferme typique de la fin du XVIII[e] siècle (photo Walter Hudders).*

Ci-dessous : *porche mouluré de la belle ferme del Thour à Hédenge (photo Walter Hudders).*

Et voilà un autre point d'interrogation. Autre-Eglise paraît bien être le seul endroit du Brabant wallon dont les annales reprennent les brûlages de sorcières de sinistre mémoire. L'occupation espagnole (XVII[e] s.) avait amené avec elle le sanguinaire Ordre de l'Inquisition, dont les Tribunaux paraissent bien plus avoir servi à semer la terreur qu'à empêcher les progrès du Protestantisme, pour faciliter une domination servie par des troupes trop peu nombreuses. Il faut se reporter à ces époques de misère et de grande détresse pour les populations, soumises à tous les excès d'une soldatesque dont, souvent, la solde n'avait pas été réglée. Affamés, désespérés, des malheureux avouaient ce qu'on voulait bien leur faire dire. En 1612, le lendemain de l'Assomption, on brûla sur la place comme hérétique et sorcière, Marie Lambert, dite la Ramée Maroie. L'année suivante, le 18 août, on arrêta sous les mêmes inculpations Catherine Grandjan, Marie Hotteau, et Marie, femme de Barthelemy Chandelon, pour leur faire subir le même martyre, celle-ci le 8 et les deux autres le 10 octobre. Les archives regorgent de faits hauts en couleur concernant ce village et qui contrastent de curieuse façon avec son aspect actuel, pour celui qui en a connaissance.

Le lieu est d'antique évangélisation, son église est citée dès le début du XIII[e] siècle (remplaçant probablement une chapelle de bois primitive), celle actuelle date, en ses parties les plus anciennes, du milieu du XVIII[e] siècle. Dédié à Notre-Dame, c'est un beau monument de briques, les fondements étant de pierre. A l'intérieur il est orné dans tout le pourtour de belles boiseries surmontées de tableaux (qui ne sont pas toujours très visibles ou en bon état). La tour carrée occupe le centre de la façade. La nef se compose de cinq travées (outre celle occupée par le jubé); elle est partagée en trois parties par deux rangées de colonnes cylindriques supportant des arcades cintrées. On demeure étonné devant tant de splendeur en cet endroit si campagnard. Cet édifice ayant souffert d'un tremblement de terre en 1828, on en répara la façade en 1830; de la même époque datent les ancres qui se voient au chœur, vers l'est au-dessus d'une fenêtre. L'abbaye de Malonne (près Namur) eut durant de longs siècles la collation de cette église, ce qui n'alla pas toujours sans heurts; faits courants en ces moments, l'on recherchait les bénéfices, mais on rechignait à l'entretien... Ce qui est à remarquer surtout, c'est la foi, la ferveur mystique, témoignées (parce que le plus souvent seul réconfort) et qui élevaient pareilles constructions. Autre-Eglise possède de nombreux hameaux, autre rappel d'anciennes « villae » ou, peut-être, du « hofsystème » franc (voir à ce sujet : Des Marez-Le problème de la colonisation franque, 1926), dont le

Chapelle Notre-Dame des Affligés (photo F.T.B.).

A Autre-Eglise, le plateau hesbignon s'étend à perte de vue (photo Walter Hudders).

nom
citi: de certains paraît oublié; Hel- Fodiaux, Fagneton, Piroy, En -nge.

pe- pérégrinant par la région on chr-t remarquer de nombreuses vo-delles au pied desquelles l'on mo- en certaines occasions le ch-este bouquet de fleurs des Le-ips ou la bougie allumée. en -ulte de la « potale » (chapelle dor vieux langage wallon) est H-. toujours pratiqué. Celle de ma-enge est particulièrement re-d'b-guable; elle a la réputation pl-re fort ancienne, beaucoup tru- que la date de sa recons-é-s-tion, 1667. Restaurée à des pl-oques diverses, la porte est en la -c cintre comme la fenêtre qui ci- -urmonte. Au-dessus de celle-l' -on voit une petite niche dont u- -adrement en pierre dessine v- arc trilobé. Près du toit, on pe- des baies rectangulaires. La pa-te nef et son abside à trois tr-s sont éclairées par des fenêa- en ogive. Cet oratoire a été c- -mmenté d'une sacristie en bri-, dans un des murs de la-f-lle se trouve encastrée une H- -erre portant cette inscription qu- situe bien son époque : « J'ai fait-bâtir cette sacristie-et restauré la-chapelle en septembre 1837-à l'âge de 87 ans-Ch. Henri Grégoire-célibataire ». Touchant témoignage de la dévotion populaire. On y invoque toujours saint Pholien pour les maux d'oreille (ou saint Feuillien, autre orthographe).

Il y aurait encore de nombreuses choses à dire concernant Autre-Eglise et son environnement. Relevons, par exemple, que la Vierge y est particulièrement honorée et qu'on l'implore pour que les enfants ne meurent pas dans le sein de leurs mères ou en naissant. Cette croyance fait encore l'objet de nombreux pèlerinages et est encore très vivace dans la région. Comme le lecteur pourra s'en rendre compte, celui qui ira par là avec des « yeux neufs », aura encore le plaisir de la découverte. Il s'agira de tourisme en une région plutôt uniformément plate, parfois légèrement vallonnée, ménageant un beau chemin creux (« chavée » en langage du terroir), ou fournissant une belle échappée sur une campagne fertile, celle de notre si beau « roman païs ». L'étendue des lieux est relativement restreinte, il ne faudra pas craindre « fouiller » en étoile, approfondir, mais l'on s'en reviendra tout ravigoté par ce retour aux sources, celles de la nature en ce qu'elle possède de plus authentique.

Notes

Sur la place, face à l'ancienne maison communale, se remarque un bel arbre (Marronnier d'Inde) qui fut planté en 1930 en commémoration des fêtes de l'Indépendance de 1830.

Le folkloriste Rodolphe de Warsage dans son important travail « Le calendrier populaire wallon » reprend au 1212 : « ...Notre-Dame de la Délivrance à Autre-Eglise. Jadis la madone était représentée enceinte et, spectacle bizarre, lors de la procession annuelle, seules, les femmes enceintes sont admises à porter la statue vénérée ». Sur place, ce fait est ignoré à l'heure actuelle.

L'imposante ferme de Becquevoort à Autre-Eglise est admirablement entretenue par le propriétaire (photo Walter Hudders).

La forêt de Soignes et les Habsbourg d'Autriche

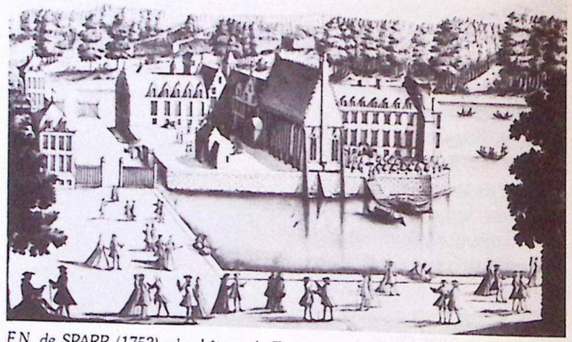
par Michel MAZIERS

Promenons-nous dans le bois...

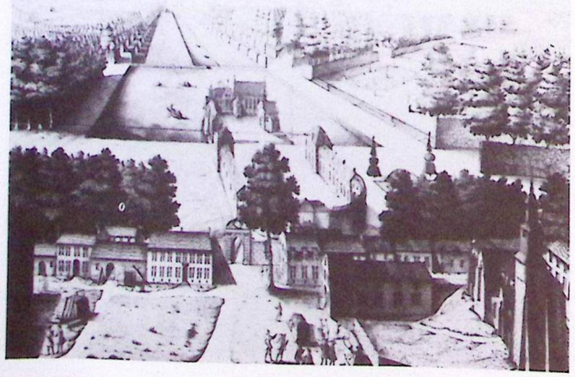
Plus de crainte à avoir : les derniers loups vivant en forêt de Soignes ont été exterminés probablement sous le régime français, au début du XIX[e] siècle. Et nous pouvons donc profiter en toute quiétude de l'air pur... du moins si nous nous tenons à l'écart des axes routiers qui ont dépecé la forêt à tort et à travers. Gardons-nous aussi de détruire de jeunes pousses ou de perturber la faune sauvage, donc ne nous écartons pas des zones récréatives ou des chemins.

De quand datent ces magnifiques « drèves » rectilignes traversant vallons et coteaux, qui nous facilitent la promenade? Pour une bonne part, du régime autrichien (1714-1794), et plus précisément de l'époque où Charles de Lorraine, puis Marie-Christine et Albert de Saxe-Teschen furent gouverneurs généraux de nos régions (1744-1792). En les créant, ils avaient voulu faciliter le passage des voitures et des cavaliers de la Cour vers les rendez-vous de chasse.

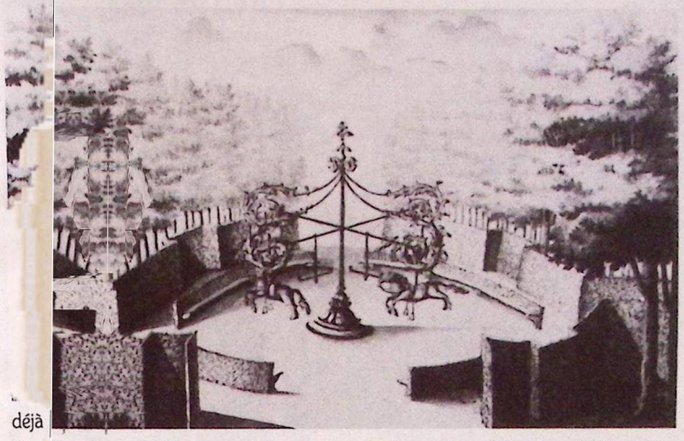
Ces drèves vous ont sans doute déjà



F.N. de SPARR (1753) : le château de Tervuren vu du Sud. Au centre, la chapelle Saint-Hubert et la « salle des chevaliers ».



F.N. de SPARR : vue cavalière du château et du parc de Tervuren (1753).



F.N. de SPARR (1753) : carrousel dans les jardins de Tervuren.

un
Rou
rés
de
Val
(Rh
(Br
de
Qu
qu'
dat
bie
qu
au
Jos
été
gé
réc
ce
tr
de
de
ou
pa
d'
er
ta
la
p
d
e
le

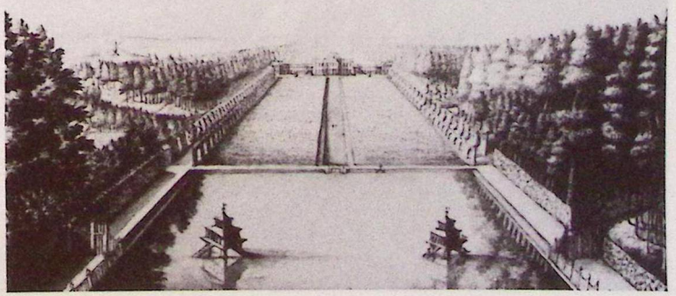
...rsenés ou vous conduiront, ...ur, vers Groenendael ou ...-Cloître, deux des prieu... ...ie comptait jadis la forêt ...oignes, où figuraient aussi ...Duchesse, Sept-Fontaines ...de-Saint-Genèse), l'Ermite ...ne-l'Alleud) et les Capucins ...rvuren.

...e est l'origine des édifices ... y trouve encore? Leurs ... de construction diffèrent, ... sûr, mais tous ont été mar... également par le régime ...hien : c'est, en effet, sous ...hh II que ces prieurés ont ...upprimés et leurs bâtiments ...alement démolis pour en ...érer les matériaux. Mais ...ains ont échappé à la des... ...tion : la ferme et une portion ... l'église et du mur d'enceinte ... Groenendael, par exemple, ... le quartier du prieur, une ...ie de la ferme et le mur ...einte de Rouge-Cloître, ou ...core la ferme de Sept-Fon... ...es (reconstruite en 1775) et ... chapelle de l'Ermite. Sans ...ler de nombreuses œuvres ...rt récupérées lors de la mise ... vente de leurs biens, comme ... magnifiques stalles conservées aujourd'hui en l'église Notre-Dame à Vilvorde.

D'autres bâtiments ont été construits après la suppression des prieurés : une partie de ceux de Rouge-Cloître, par exemple, ou l'ancien hôtel-restaurant de Groenendael qui, édifié en 1786, devait primitivement servir de quartier général de l'administration forestière, au cœur même de la sylve sonienne.

Avez-vous remarqué l'importance du hêtre dans la forêt de Soignes? Environ 80 % de sa superficie... Et comme les arbres y sont systématiquement alignés? C'est que, comme les autres forêts européennes, Soignes n'a plus rien de « naturel » : elle est entièrement plantée de main d'homme. Depuis quand? Depuis le régime autrichien aussi. Les premières tentatives de régénération par plantation furent entreprises dès le début du XVIII[e] siècle et c'est à la fin de celui-ci que fut pratiquement abandonné le semis naturel et que fut adoptée la quasi-monoculture du hêtre sous la direction de Joachim Zinner, un architecte de jardins autrichiens, à qui nous devons d'ailleurs aussi le parc de Bruxelles. Ce goût de l'ordre et de la symétrie, qu'on trouvait déjà dans le plan du réseau de « drèves » évoqué plus haut, est le témoin d'une mentalité, celle du siècle des « Lumières », sacrifiant la fantaisie à la rationalité.

On la retrouve dans le parc de Tervuren, ancienne réserve de chasse que Charles de Lorraine, encore lui, avait fait partiellement aménager en jardin d'agrément, ici aussi avec de larges allées tracées au cordeau. Sans doute avez-vous déjà remarqué près de l'étang de canotage la ravissante chapelle Saint-Hubert, construite par W. Coebergher en 1617, et, juste à côté, cette vaste caserne en forme de fer à cheval... Ce sont d'anciennes écuries construites au

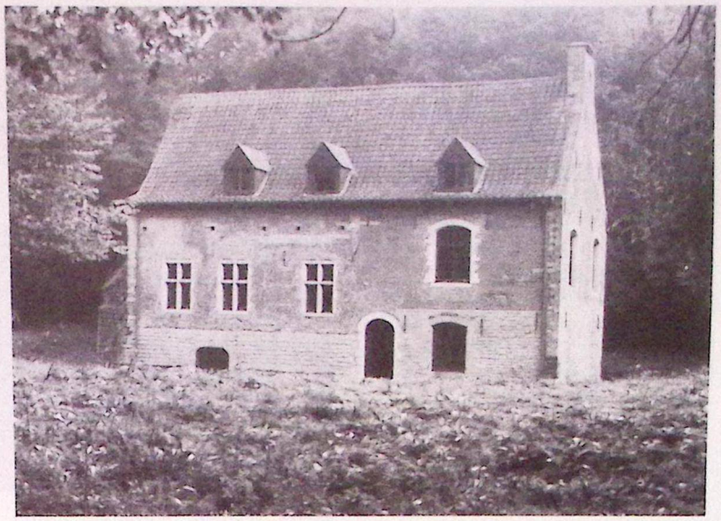


...b. de SPARR (1753) : le grand canal ...où Charles de Lorraine se rendait à ...ateliers dont on voit la façade dans le ...nd.

milieu d
tecte
doyen e
quoi un
en cet
trouvait
moins,
aux duu
success
gnols
tions
ment
menée
venu
ensem
nant
valier
de tou
une
Pour
a-t-il
lors
gions
trouv
teux
Chas
n'av
d'y
ses
ou
Boit
vén
en
mer
seus
trou
mas
H
vo
D
bo
co
l'
m
A
ét
g
o
L
r
V
H

XVIII[e] siècle par l'archi-
neessens, le fils du
écuté en 1719. Pour-
chapelle et des écuries
droit? Parce qu'il s'y
dès le XIII[e] siècle au
n château appartenant
de Brabant, puis à leurs
rs bourguignons, espa-
autrichiens! Les fonda-
sont d'ailleurs parfaite-
ibles grâce aux fouilles
récemment. C'était de-
fil du temps un vaste
e monumental, compre-
amment la salle des che-
(XIV[e] siècle), dépourvue
pilier ou colonne malgré
tée de 22 mètres!
oi Joseph II, encore lui,
nné l'ordre de le démolir,
sa tournée dans nos ré-
(1781)? Parce qu'il l'avait
trop vétuste et trop coû-
à entretenir... Son oncle
s de Lorraine, toujours lui,
pourtant pas dédaigné
ider fréquemment lors de
ères chasses dans le parc
forêt, détrônant ainsi
ort, dont les bâtiments de
ie furent d'ailleurs démolis
776 sur son ordre, égale-
pour cause de vétusté. Les
traces de vénerie qu'on
e encore à présent à Water-
-Boitsfort sont la « Maison
e », construite à son usage
1700 par le veneur Michel
afmeyer, et les pierres tom-
de chasseurs princiers ac-
es aux murs extérieurs de
se Saint-Clément, à Water-
l.
fil des siècles, la chasse avait
la grande distraction des sei-
urs, grands et petits. Mais les
tres d'intérêt de Charles de
raine ne s'y limitèrent pas.
tre ses capacités de « coq de
age », dont l'avait crédité sa
le-sœur Marie-Thérèse, il fit

ue du Comte (carte postale éditée
la Ligue des Amis de la Forêt de
gnes, vers 1910).



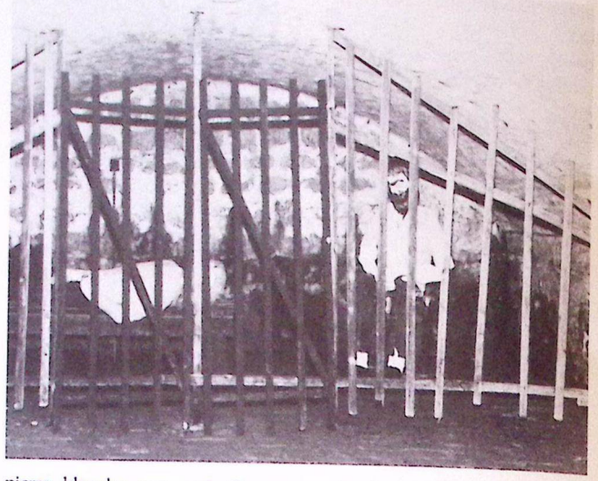
Auderghem : le château de Trois-Fontaines, qui abrite, jusqu'au 1[er] décembre 1987, l'un des deux volets de l'exposition « La forêt de Soignes, art et histoire, des origines au XVIII[e] siècle ».

preuve d'un réel esprit scientifique et technique. C'est lui, en particulier, qui mit en chantier, dès 1759, l'élaboration de la grande carte des « Pays-Bas » autrichiens demandée par l'impératrice. La tâche n'était pas simple, puisqu'il s'agissait d'une première. Les cartographes de l'Ecole d'Artillerie de Malines, qui en avaient été chargés, dressèrent d'abord une carte de la forêt de Soignes : entraînement difficile, car les levées en forêt ne sont pas d'exécution aisée. Etablie sous la surveillance du gouverneur général en personne et d'un de ses intimes, le comte de Ferraris, cette carte témoigne aussi de l'importance de la forêt aux yeux de nos gouvernants d'alors.

Mais Charles de Lorraine s'impliqua encore davantage dans les activités scientifiques et techniques : il fit édifier divers ateliers dans le parc de Tervuren, fabriquant de la porcelaine, du papier à tapisser, des tissus imprimés... Les bâtiments ont entièrement disparu, mais il subsiste le canal que le gouverneur général avait fait creuser pour se rendre en barque du château à ses ateliers et vice-versa.

L'attrait de Tervuren pour les gouverneurs généraux est d'ailleurs à l'origine de la chaussée qui y conduit depuis Bruxelles. Dès 1707 avait été décidée la construction d'une route pavée allant de Bruxelles à Notre-Dame-au-Bois via Etterbeek et Auderghem. Le choix du terminus n'est pas aussi étonnant qu'il y paraît à première vue : Notre-Dame-au-Bois n'était évidemment qu'un tout petit hameau n'attirant guère de trafic routier; c'est sa situation à l'opposé de Bruxelles par rapport à la forêt qui explique l'honneur qui lui échut : la création de routes pavées était réclamée à cor et à cri par les marchands de bois dont les lourdes charrettes s'enfonçaient trop souvent dans les ornières boueuses des chemins de terre. Ils avaient obtenu gain de cause pour la chaussée de Waterloo, pavée jusqu'au Vivier d'Oie dès 1574, puis jusqu'à Mont-Saint-Jean en 1665. De même, le chemin de Boitsfort à

Cachot de Trois-Fontaines avec ses prisonniers.

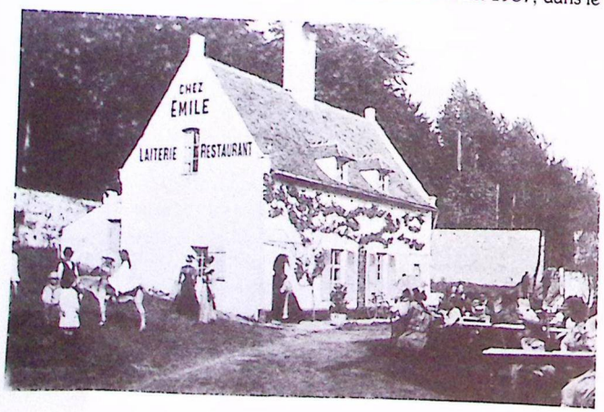


Groenendael, pavé en 1622, avait été raccordé par une chaussée au Vert-Chasseur en 1681. Il restait donc à desservir la partie septentrionale de la forêt. Après beaucoup de tergiversations, dues notamment au désir de... préserver le paysage, – mais oui! –, le pavage de la nouvelle chaussée fut exécuté de 1725 à 1730. Il fut prolongé vers Overijse en 1736, Wavre en 1768 et Namur sous le régime hollandais. De 1726 à 1734 fut réalisé l'embranchement d'Auderghem à Tervuren pour satisfaire le gouverneur général Marie-Elisabeth, qui était elle aussi passionnée de chasse.

A droite de la chaussée de Wavre, jadis en pleine forêt, mais à présent en lisière, se dresse une bâtisse curieusement qualifiée de château, alors qu'elle a tout au plus l'allure d'une gentilhommière. L'observateur averti remarquera cependant de gros moellons adossés au pignon méridional : restes du donjon (cité dès 1329) qui servit fréquemment de relais de chasse au duc Jean III et qui fut démoli en 1825 par la Société Générale, alors propriétaire de la forêt. Au début du XV[e] siècle y fut accolé un nouveau bâtiment en brique et pierre blanche composé d'une grande salle, où l'on peut toujours admirer une belle cheminée gothique, surmontant un cachot à demi souterrain où étaient détenus des délinquants de tout poil, particulièrement bien sûr des voleurs de bois et des braconniers. Une autre construction fut ajoutée au début du XVII[e] siècle : c'est celle par laquelle on accède à présent au bâtiment. Toutes les dépendances ont disparu au fil du temps.

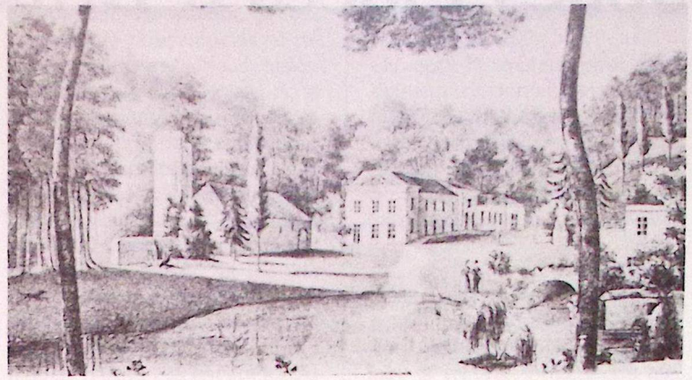
Chaque année, le château de Trois-Fontaines, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est le siège d'une ou de plusieurs expositions consacrées à la forêt de Soignes et à ses abords. En 1987, dans le cadre du festival « Europalia-Autriche », y est présenté un volet de l'exposition « La forêt de Soignes, art et histoire. L'empreinte autrichienne », l'autre volet étant présenté dans les bâtiments de la Royale Belge, non loin de là.

Cette formule originale de jumelage a permis de donner sa spécificité à chacune des parties de cette exposition, tout en les rendant parfaitement complémentaires. On y voit des pièces peu ou mal connues, voire pas du tout, comme cette série de dessins de Sparr représentant divers aspects du parc et du château de Tervuren. Dans ce modèle d'architecture contemporaine que constituent les bâtiments de la Royale Belge sont exposés des œuvres d'art et quelques documents archéologiques et historiques, le plus souvent originaux, qui retracent les grandes lignes de l'histoire de la forêt depuis ses origines jusqu'au XVIII[e] siècle, tout en mettant évidemment l'accent sur les deux périodes où les Habsbourg régnèrent sur nos régions. La plupart de ces docu-



Rouge-Cloître : « Chez Emile » (vers 1900), ancienne maison du meunier transformée en guinguette.

Groenendael vers 1825 (d'après DE FLOET, Voyage pittoresque...).



nents ont aussi une grande valeur artistique (1).

Dans le site historique de Trois-Fontaines, vous pourrez découvrir, à l'aide de documents et objets originaux, maquettes, photos anciennes et récentes les bouleversements subis par la forêt de Soignes au XVIII[e] siècle, avec quelques aperçus sur son évolution ultérieure, pour vous aider à localiser les faits évoqués à partir des vestiges subsistant actuellement. Le bâtiment lui-même, avec sa cheminée et son cachot, constitue un témoin remarquable du passé sonien (2).

Les deux volets de cette exposition peuvent être vus séparément, mais il est évidemment préférable de les découvrir l'un après l'autre au cours de la même journée, sans que l'ordre dans lequel on les visite ait une grande importance. Un itinéraire a été fléché entre ces deux locaux d'exposition pour permettre aux visiteurs de se dérouiller les jambes en parcourant un quartier agréable et en pénétrant même dans une petite partie de cette forêt de Soignes qui a tant besoin de susciter l'intérêt du grand public pour résister aux assauts répétés de l'urbanisation et de la mécanisation (3).

Notes

(1) Boulevard du Souverain 25, à Watermael-Boitsfort. L'exposition y est ouverte du 1[er] octobre au 1[er] décembre, du lundi au samedi de 10 à 17 heures. Entrée gratuite, visites guidées sur demande au 02/661.61.11.

(2) Chaussée de Wavre 2241, à Auderghem (en contrebas du viaduc et du centre sportif de l'A.D.E.P.S.-U.L.B., à la lisière de la forêt). L'exposition est également ouverte du 1[er] octobre au 1[er] décembre, mais du vendredi au lundi de 10 à 17 heures, et les autres jours sur rendez-vous uniquement pour les groupes, au 02/660.78.03. Entrée : 60 F; 40 F pour les écoles; 50 F pour les autres groupes (visite guidée comprise).

(3) Vendu tant à Trois-Fontaines qu'à la Royale Belge, le catalogue de cette exposition, abondamment illustré, détaille tous les points évoqués dans cet article et en fournit les références archivistiques et bibliographiques. Pour tout renseignement historique complémentaire sur la forêt de Soignes : 02/380.83.80.

Rouge-Cloître : l'ancienne ferme du prieuré.

Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (18)

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

(18) Voir également « Brabant Tourisme » n[os] 2, 3, 5 et 6/1983, n[os] 2, 4, 5 et 6/1984, n[os] 1, 2, 3, 4 et 6/1985, n[os] 1 et 5-6/1986, ainsi que les n[os] 1 et 4/1987.

Nivelles

Voici que là-bas quelqu'un nous appelle.
Il brille de tous ses ors dans l'air frais du matin. Qui ne connaît la comptine :

refrain

Viv' Djan-Djan (bis)
C'est 'l pu vî ome dè Nivèle,
Viv' Djan-Djan, (bis)
C'est 'l pu vî d'nos abitants

1[er] couplet

Quand Djan-Djan a dèskindu
Avè 'l ruwe dè Mons à 's cu,
Abiyî in pèlèrin
Pou fé rîrè tous les djins,
(au refrain)

Allons le rejoindre là-haut. Il a été fondu vers 1400 et décora l'ancien hôtel de ville durant près de deux siècles. En 1617, on l'accrocha à la tourelle sud de la collégiale.
C'est l'échauguette de Djan-Djan que choisit le maître Quittelier lorsqu'il grava le panorama de Nivelles. La tornade de 1940 a passé par là; des campaniles ont disparu, des maisons aussi.
La collégiale et son cloître sont toujours là, rappelant les siècles de vie religieuse et monacale, mondaine aussi car – ne l'oublions pas – Gertrude était la fille de Pépin de Landen. C'est sa

Nivelles : la Fontaine du Perron (1523).

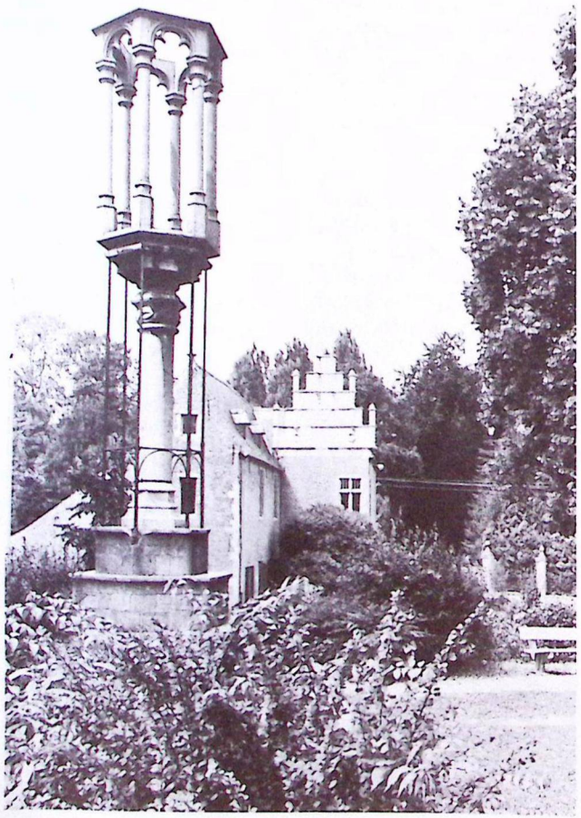
ère Itte, qui, vers 645, fonda abaye dont Gertrude fut la mière abbesse.
vénérable institution fut supmée par l'occupant français 1798. Encore un mélancolie sujet de méditation : les mes qui, à l'époque, ont dû chirer Nivelles et les saintes es.
cours des temps, l'abbaye a nstitué un des foyers brabans de haute culture.
dimanche qui suit la Saintchel (29 septembre), un corge quitte la collégiale au petit atin et, après un long périple, y ntre vers midi. La légende dit e l'itinéraire est celui que fait la noble chanoinesse. Les processionnaires » d'aujourhui, certainement moins soes qu'elle, s'encouragent sount à grandes goulées.
ous ne pouvons ici entrer dans longues descriptions archéogiques qui dépasseraient le ca-e et le but de ces chroniques. isons néanmoins que cette lendide église romane remonte au XI[e] siècle. Le cataclysme de 1940 permit de découvrir les traces d'un sanctuaire ntérieur et la tombe de sainte ertrude. C'était la dix-neuième fois, au cours des temps, ue flambait l'édifice... presque ne vocation. Cette catastrophe t pourtant un côté positif : les uristes déploraient la flèche ont on avait surmonté la solide our romane. Elle a disparu dans s flammes et n'a pas été rétalie.
Qu'on nous permette un regret entimental : nous aimions jadis ller au fond du Parc de la Dodaine et de là admirer la tour t la flèche élégante qui se miraient dans l'étang; parfois fiers, immaculés, deux cygnes (Martin et Martine) naviguaient, brisant l'image que nous voyions se reformer lentement. Nous redescendions vers la collégiale et, le crépuscule venu, nous nous glissions dans une nef latérale pour écouter le carillonneur-organiste Léon Henry lancer dans le grand vaisseau silencieux les premières notes d'un Salve Regina, tandis qu'à l'autel brillait la lumière mouvante des cierges. La châsse de sainte Gertrude, en argent doré rehaussé d'émaux et de pierres, n'avait pas encore fondu sous l'effet des bombes nazies.
C'est dans le magnifique cloître tout proche, édifié au XII[e] siècle, que nous avons vu, le 4 juillet 1928, le prince Léopold et la princesse Astrid, venus assister à un concert de carillon. Ils étaient l'image même de la jeunesse et de l'amour. Les bonheurs humains sont si fragiles. Signalons, en outre, que déjà, le dimanche 28 avril 1926, le Prince avait rehaussé de sa présence les cérémonies d'inauguration du carillon.
La reconstruction de la place a donné lieu à d'interminables controverses. Fallait-il tourner le dos au passé, entourer le sanctuaire d'une place résolument moderne? Fallait-il au contraire conserver à l'ensemble un aspect traditionnel?
On opta finalement pour cette dernière solution et, personnellement, nous nous en réjouissons, mais d'aucuns le regrettent.
Nous y sommes retournée et nous pensons décidément que telle quelle la rénovation est très heureuse.
Au cours des temps, on avait édifié, contre la collégiale, de petites maisons sans profondeur. Ainsi le voulait la ferveur populaire (il en reste notamment autour de l'église Saint-Nicolas-Bourse à Bruxelles). Ces demeures ont flambé en mai 1940. On ne les a pas relevées et nous pensons que c'est mieux ainsi puisque l'église maintenant apparaît dans sa pureté première.
Nous terminerons ce chapitre par une anecdote : il existait à Nivelles un abbé, gros, gras, connu de tous pour sa grande bonté; les pauvres l'adoraient. L'abbé Delvaux, un jour, se mit en tête de nous faire visiter la collégiale et nous montra, entre autres, une pièce qui, selon la tradition, aurait été habitée par sainte Gertrude, légende évidemment inexacte, sainte Gertrude étant décédée au VII[e] siècle. Dans un coin, une colon-

Nivelles : la majestueuse collégiale Sainte-Gertrude.

nette se détachait du mur et, toujours selon la tradition, seules les personnes en parfait état de grâce pouvaient se glisser entre la paroi et la colonne. De tout le groupe, le gros abbé fut le seul à ne pouvoir passer!
Signalons à l'ouest de la place, la fontaine-perron, érigée en 1523 par l'abbesse Adrienne de Moerbecq, en remplacement de l'ancien perron communal. Récemment restaurée, elle fait pendant à la fontaine de l'abreuvoir édifiée durant la première moitié du XIX[e] siècle en style néo-classique.

Braine-le-Château

Le village est lové au creux de la vallée du Hain, entre, d'une part, la chapelle Notre-Dame au Bois et, d'autre part, le Bon Dieu des Monts et la chapelle Sainte-Croix.
Délicieuse localité que ne dénature encore aucun building agressif. Des villas s'égaillent au flanc des coteaux, mais, dans l'ensemble, le cœur du bourg, la grand-place, a gardé bien du charme.
Depuis 1521, le pilori se dresse au milieu du terre-plein; en pierre bleue sculptée, il est élégant et, s'il ne rappelait une coutume cruelle, on pourrait même le regarder avec plaisir. Sous l'ancien régime, on y exposait les criminels, les jours de marché. De vénérables marronniers l'entouraient jadis; le temps a eu raison de leur résistance, mais des tilleuls ont été plantés et déjà leurs ombrages sont généreux. Juin venu, ils embaument les alentours.
L'église a été construite au XIX[e] siècle dans ce néo-gothique froid, que les architectes employaient indifféremment pour les sanctuaires, les gares et les prisons.
Nous pensons avec regret aux humbles oratoires, probablement de style roman, que l'on a abattus un peu partout, pour les remplacer de façon souvent peu heureuse.
Le mausolée en albâtre du comte Maximilien de Hornes, chambellan de Charles-Quint, se trouvait jadis à gauche dans le chœur. On l'a placé dans la chapelle latérale droite sur un sarcophage de pierre. Ce changement nous paraît favorable.
A côté de l'église, on peut voir, derrière une grille, encadré de grands arbres, le château flanqué de tours massives (XI[e] et XII[e] siècles) mais transformé, comme beaucoup de ses pareils, au XVII[e] siècle, en splendide demeure Renaissance.
Une petite route longe le parc; elle mène au moulin banal; un if commémoratif a été planté en bordure du parc, le jour de la décollation du comte Philippe de Hornes, le 5 juin 1568.
La célèbre Maison du Bailli, si pittoresque avec ses pignons redantés, a été fort bien restaurée.
Au coin de la route qui mène à Clabecq, on pouvait voir une belle ferme (appelée « la ferme du blond »). Les bombardements de 1940 l'ont détruite; le bâtiment, bien reconstruit, abrite aujourd'hui des négoces.



Le pilori (1521) et la Maison du Bailli (XVI[e] siècle), deux des ornements de la grand-place de Braine-le-Château.

Grand-Place à Ittre : une rangée de maisons qui fleure bon le passé.

y a quelques années, on a énéreusement agrandi la place, démolissant tout un pâté de aisons. Dans l'ensemble, la and-place a conservé une belle monie. On regrette cependant qu'elle ait été pratiquement oupée en deux par l'élargissement de la petite route qui, venant de Braine-l'Alleud, piquait esque droit sur Braine-le-Château et qui, lassée, semblait-il, d'un tel effort, faisait l'école buissonnière vers Clabecq. Elle faisait un large coude autour du ilori comme si, malicieuse, elle avait voulu forcer les automobilistes trop pressés à jeter un egard aux souvenirs si attachants qui ornent la place.
Les tenants de Dame vitesse, ici, omme en maints endroits, en nt décidé autrement.
Quant à l'esthétique de la place, ous ferons une légère restriction : il nous semble que l'agrandissement récent déséquilibre ordonnance générale.
Certains habitants émettent aussi les regrets, mais d'un autre ordre : nous n'en voulons pour reuve que ce vieil autochtone, origine flamande, un peu gris en ce jour de kermesse où nous fûmes à Braine-le-Château et qui d'une voix pâteuse nous confia combien il déplorait qu'on ait jeté bas les « stamineien » qu'il avait jadis fréquentés assidûment.

Grand-Place à Ittre : l'église Saint-Remy (1896-1899) ne manque pas d'allure.

Ittre

Nous avons jadis traversé maintes fois le village d'Ittre; sa grand-place alors nous avait paru banale.
Par esprit d'équité, nous avons voulu la revoir avant de l'écarter de notre palmarès de jolies places et nous avons fait amende honorable.

Sur la place même et à l'amorce de la rue Haute, des façades anciennes ont été dérochées, mises en valeur. L'église due à l'architecte Léonard, érigée en 1896-1899 sur un noyau plus ancien, a une certaine allure. Le presbytère du début du XIX[e] siècle est intéressant; on peut déplorer, nous semble-t-il, qu'on l'ait masqué par un mur sans grâce pour caser le monument aux Morts. On aurait pu – sans manquer à la mémoire de nos grands morts – placer ce monument ailleurs pour que la cure soit dégagée.
Reste la Maison communale, édifiée au XIX[e] siècle.
Ittre, depuis lors, a pris de l'extension; les bureaux ont été transportés dans un centre administratif. L'immeuble a été fort adroitement restauré par les architectes Philippe Anthoine et Michèle Staquet. Il sera désormais la Maison de prestige où se réuniront les édiles, où l'officier de l'Etat civil recevra les promesses des jeunes époux.

(à suivre)

EXPOSITIONS

Dans le cadre d'EUROPALIA '87 AUTRICHE

Deux remarquables expositions consacrées à Charles-Alexandre de Lorraine

Charles-Alexandre de Lorraine, qui fut Gouverneur général des Pays-Bas autrichiens, de 1744 à 1780, et auquel notre précieux et fidèle collaborateur, l'historien Marcel Vanhamme, vient de consacrer une étude très fouillée, publiée tout récemment dans notre revue (voir « Brabant Tourisme », n° 4/1987, pp. 3 à 15), est le sujet de deux remarquables expositions organisées dans le cadre d'EUROPALIA '87 AUTRICHE avec la collaboration de la Générale de Banque.

La première intitulée « **Charles-Alexandre de Lorraine, Gouverneur général des Pays-Bas autrichiens** » se tient présentement dans les appartements qu'occupa le prince dans le palais qui porte son nom et qui est situé à front de la place du Musée à Bruxelles.

L'arrivée à Bruxelles, en 1744, du prince Charles-Alexandre de Lorraine et de son épouse, l'archiduchesse Marie-Anne, comme gouverneurs généraux des Pays-Bas autrichiens, nommés par l'impératrice Marie-Thérèse, marqua le début d'une longue période de paix et de prospérité.

Collectionneur passionné autant qu'avisé, Charles de Lorraine fut également un prince éclairé, soucieux du bien-être et de l'épanouissement de nos provinces.

L'exposition permet de découvrir les multiples facettes de ce personnage jovial, bon vivant certes mais aussi cultivé, raffiné, curieux de tout, qui, d'emblée, conquit la sympathie de la population. Charles de Lorraine dota Bruxelles d'une vie de Cour dont le train contrastait singulièrement avec l'austérité qui régnait sous le gouvernement précédent. Les salons se mirent à vivre; les théâtres à jouer; les divertissements de la Cour donnèrent le ton aux réjouissances populaires.

Mécène généreux, le Prince encouragea les artistes et marqua de son empreinte le Théâtre de la Monnaie. De plus, il continua à promouvoir les industries nouvelles et les arts dits mineurs par l'intérêt personnel qu'il leur porta.

Le visiteur peut, à travers des

Bernard Verschoot (1728-1783) : Anne-Charlotte, sœur de Charles de Lorraine, avec le Prince, en buste, à l'arrière-plan (Bruxelles, collection privée).

EUROPALIA 87 ÖSTERREICH

CHARLES DE LORRAINE

1 Personnage-2 Expositions.

Milieu du XVIIIe siècle. La Belgique fait partie des Etats autrichiens. Tandis que Marie-Thérèse règne à Vienne, son gouverneur général (et beau-frère) Charles de Lorraine la représente à Bruxelles. Il y est très apprécié.

C'est ce personnage attachant qui revivra dans deux expositions patronnées par la Générale de Banque dans le cadre d'Europalia 87 consacrée à l'Autriche:

- à Bruxelles dans le Palais de Charles de Lorraine (Bibliothèque Royale), place du Musée:
Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens,
ouvert de 10h à 18h (16h45 le week-end) du 18/9 au 16/12/87
(fermé le lundi et les 1/11 et 15/11).
- à Bilzen dans l'ancienne Commanderie d'Alden Biesen (Centre Culturel de la Communauté flamande), Kasteelstraat 6:
Charles-Alexandre de Lorraine, l'homme, le maréchal, le grand maître
ouvert de 10h à 18h du 19/9 au 16/12/87.

Chacune de ces expositions présentera quelque 300 pièces parmi les plus marquantes de l'époque.

Ces manifestations seront également l'occasion de visiter deux splendides réalisations architecturales fraîchement restaurées.

Générale de Banque

EXPOSITIONS

objets précieux qui lui ont appartenu, suivre à la trace ce personnage attachant dont les carnets secrets et les notes rédigées au jour le jour sont une source inestimable de renseignements sur la personnalité de cet homme hors du commun.

Les objets rassemblés pour la circonstance proviennent des collections d'Etat autrichiennes, de collections publiques françaises et belges ainsi que de collections privées.

Comme dit plus haut, l'exposition se tient dans les appartements mêmes qu'occupa le Prince et, ceci mérite d'être souligné, c'est la première fois que les salles et salons, restaurés par les soins du Ministère des Travaux Publics, sont accessibles au public.

Une raison supplémentaire pour visiter cette exposition d'un indéniable intérêt tant sur les plans historiques qu'artistiques.

Un catalogue très bien documenté et richement illustré (photos en couleurs et en noir et blanc) est en vente au prix de 800 F à l'entrée de l'exposition.

Renseignements pratiques

Lieu : Palais de Charles de Lorraine, Bibliothèque Royale Albert Ier, place du Musée, 1000 Bruxelles.

Période d'ouverture : du 18 septembre au 16 décembre 1987.

Jours et heures d'ouverture : du mardi au vendredi, de 10 à 18 heures; les week-ends, de 10 à 16 h 45. Fermé les lundis ainsi que les 1, 11 et 15 novembre.

Visites guidées sur demande : tél. : 02/516.21.34.

Prix : 100 F par personne; réductions pour groupes, étudiants, 3e âge.

La seconde exposition tout aussi captivante a pour cadre le magnifique château d'Alden Biesen (Bilzen). Elle est placée sous le thème « **Charles-Alexandre de Lorraine, l'homme, le maréchal, le grand maître de l'Ordre Teutonique** » et est organisée par le Centre Culturel de la Communauté flamande avec la collaboration également de la Générale de Banque.

Les liens familiaux qui unissaient Charles-Alexandre de Lorraine à la Maison d'Autriche le destinaient tout naturellement à jouer un rôle dans la politique intérieure et extérieure de cette illustre famille. Le Prince reçut une formation militaire et accéda rapidement aux postes de commande les plus élevés. En 1741, Marie-Thérèse le nomma généralissime des armées. Malgré ses qualités, sa carrière ne fut pas toujours couronnée de succès; ses talents militaires n'étaient en effet pas à la mesure de ceux de Frédéric II de Prusse.

L'élévation de Charles de Lorraine à la dignité de Grand Maître de l'Ordre Teutonique constitua un atout important dans le jeu de la diplomatie viennoise. Elle plaça le Prince à la tête d'un ordre religieux et de chevalerie d'un grand prestige et renforça les liens existant entre la Maison des Habsbourg et l'Ordre. Elle lui conféra en outre la souveraineté sur des régions situées dans le sud de l'Allemagne et en Tchécoslovaquie.

De multiples témoignages de l'époque provenant entre autres des collections d'Etat autrichiennes et allemandes permettent aux visiteurs de faire plus ample connaissance avec l'Ordre Teutonique, ses structures et ses institutions. Elles mettent en outre particulièrement en valeur le rôle important qu'y joua Charles de Lorraine.

L'ancienne Commanderie des Vieux Joncs à Bilzen témoigne encore de la grandeur de cet Ordre puissant. Les travaux de restauration de ce superbe château, où se tient présentement cette exposition Europalia, sont entrés dans leur phase finale (l'inauguration officielle du château entièrement rénové est prévue pour mai 1988), mais, dès à présent, les visiteurs pourront, grâce à cette exposition Europalia, admirer cet ensemble architectural de toute beauté qui à lui seul vaut le déplacement.

Renseignements pratiques

Lieu : Alden Biesen (Bilzen). Accès par l'autoroute E313, sortie 31.
Train jusqu'à Bilzen, ensuite bus 34a jusqu'à Alden Biesen. Tarif spécial S.N.C.B.

Période d'ouverture : du 19 septembre au 16 décembre 1987.

Jours et heures d'ouverture : du mardi au dimanche, de 11 à 19 heures. Fermé le lundi.

Visites guidées sur demande : tél. : 011/41.39.14.

Prix : 100 FB par personne. Réductions pour groupes, étudiants, 3e âge. Possibilité de restauration sur place. Réservation souhaitée pour les groupes (tél. : 011/41.39.14).

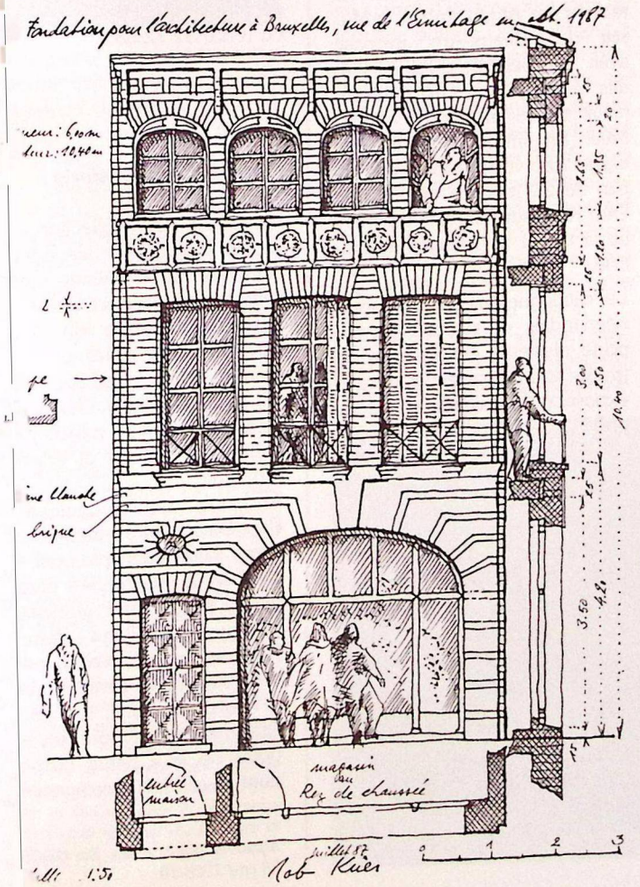
EXPOSITIONS

Prix Européen de la Reconstruction de la Ville 1987 » et ob Krier à Amiens : la reistruction du quartier de la hédrale ».

u 27 octobre au 24 décembre 37, la Fondation pour l'Architure propose deux exposis de grande actualité. En t, elles concernent principalent la rénovation urbaine pour ıbellissement des villes, qui tellement négligée à partir des ées 50.

première exposition a pour t le 2e prix de la reconstruction de la ville 1987. Créé en 1982 par l'architecte belge Philippe Rotthier dans le but de favoriser la renaissance et l'étude de l'architecture classique et de la construction traditionnelle, ce concours est organisé, tous les 5 ans, par la Fondation pour l'Architecture à Bruxelles.

L'exposition présente une sélection de photographies et de dessins originaux des quatre projets lauréats, une dizaine de projets sélectionnés par le jury parmi les envois les plus intéressants ainsi qu'une rétrospective de l'œuvre de l'architecte égyptien Abdel Wahed El-Wakil « qui concrétise pour le monde arabe la maîtrise architecturale que le Prix Européen de la Reconstruction de la Ville souhaiterait promouvoir dans le cadre des villes d'Europe ».



Le catalogue illustré propose les commentaires et les réflexions des membres du jury sur l'ensemble des envois et les projets primés. Il est vendu au prix de 500 F.

La deuxième exposition est axée sur le centre historique d'Amiens qui fut détruit lors des bombardements de 1940.

Après plusieurs années de réflexion et d'attente qui permirent de voir l'échec des théories modernistes, la ville a adopté le projet de Rob Krier dont le but est de rebâtir le centre historique à l'image de ce qu'il a été – une ville du Nord, traversée par d'étroits canaux –, de ranimer la mémoire des souvenirs détruits et de poursuivre, quarante ans plus tard et pour la seconde fois, la reconstruction du centre de la ville.

Comportant trois volets, l'exposition présente le projet initial, primé en 1984, avec ses nombreux dessins d'esquisses en couleur et une grande maquette, l'évolution du projet avec l'étude détaillée de certains îlots et éléments d'architecture ainsi qu'un scénario à grande échelle de mise en œuvre du « plan Krier » par une équipe d'architectes internationaux.

Les plans historiques, les gravures et photographies anciennes, les tableaux... permettent de mieux comprendre les intentions de l'architecte.

Rob Krier, projet de façade exemplaire à construire à la Fondation pour l'Architecture à Bruxelles dans le cadre de l'Exposition « Rob Krier à Amiens ».

EXPOSITIONS

Vendu au prix de 600 F, le catalogue, abondamment illustré, retrace non seulement les différentes étapes du projet mais également les grands moments de l'histoire de la ville.

Renseignements pratiques.

Du 27 octobre au 24 décembre, ces expositions sont accessibles à la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage à 1050 Bruxelles, du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 heures, et, le week-end de 11 à 19 heures. Visites guidées sur rendez-vous, tél. : (02) 649 02 59.

***

Alfred Kubin

Jusqu'au 16 décembre 1987, le Musée des Beaux-Arts de Mons accueille une des expositions les plus intéressantes d'Europalia 87 Österreich.
A l'image de Francesco Goya, Alfred Kubin (1877-1959) est un des témoins les plus aigus de son temps et mérite sans conteste d'être mieux connu. Se qualifiant de « fossoyeur artistique de l'Empire autrichien », il assiste en spectateur sensible et anxieux à la décadence voluptueuse et raffinée de la bourgeoisie à Vienne au début du XX^{e} siècle.
Son témoignage émouvant sur la condition humaine, qui traque sans relâche les « Démons et Merveilles » qui nous hantent et nous fascinent, ne peut laisser personne indifférent.
Tant dans ses dessins que dans son œuvre littéraire, il fait craquer le vernis des apparences et laisse l'inconscient se révéler au grand jour.
Sur les 12.000 à 14.000 dessins réalisés par Alfred Kubin, le Musée des Beaux-Arts propose avec 140 dessins, dont 70 inédits, une sélection très représentative de sa production magistrale. En introduction à cette exposition, vous pouvez voir un film de 29 minutes du Docteur Otto Kam sur l'univers fascinant de la vie et de l'œuvre de l'artiste.

Le catalogue trilingue (français, néerlandais et allemand) comporte plusieurs études et la reproduction de toutes les œuvres exposées. Il est vendu au prix de 650 F.

Renseignements pratiques :

Jusqu'au 16 décembre, l'exposition est accessible tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18 heures, au Musée des Beaux-Arts de Mons, 8, rue Neuve. Prix d'entrée : 100 F pour les adultes; 75 F pour les groupes; gratuit pour les enfants de moins de 10 ans. Réductions pour les étudiants, les seniors et les voyageurs S.N.C.B.-S.N.C.F. (forfait Europalia) : 50 F.
Pour les visites guidées (600 F), il faut réserver à l'Hôtel de Ville de Mons, tél. : (065) 34 95 55 ou (065) 31 72 68.

***

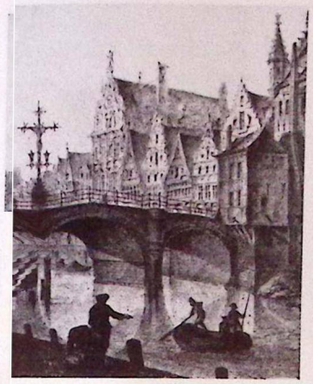
Malines d'Artis-Historia

Dernier-né de la collection « Cités de Belgique » des Editions Artis-Historia, « Malines » ne le cède en rien à ses prédécesseurs. Sous la signature de Marcel Kocken et les belles photographies d'Annelies de Mey, le livre fait la part belle à l'histoire de cette ville presque millénaire au patrimoine culturel et artistique fort riche.
Ancienne capitale juridique des Pays-Bas, centre drapier européen, siège archiépiscopal, Malines vécut une histoire passionnante, tour à tour glorieuse et tragique. La plume alerte de l'auteur, chef du service culturel de la ville, ne se contente pas de la conter en détail, il nous livre également de savoureuses anecdotes de la « petite histoire », dont le célèbre « opsignoorke »

Alfred Kubin : « Die Bar » (19,3 × 28 cm) 1908/10.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

les origines du surnom « Maanblussers ».



Les musées, les nombreux monuments historiques, le folklore, l'économie de la cité et ses attrayants environs ne sont pas oubliés et nous incitent à la découverte. Un ouvrage très réussi qui est vendu au prix de 225 F dans tous les centres Artis-Historia, les illustrations s'obtenant pour 50 points.

3^{e} Kermesse Brabançonne

3^{e} Kermesse Brabançonne, organisée par la Province de Brabant avec la collaboration de notre Fédération et de la Vlaamse Federatie van Brabant, les 19 et 20 septembre derniers dans le cadre prestigieux de la Grand-Place de Bruxelles, a connu un très vif succès populaire. Cette manifestation fut précédée d'une conférence de presse (notre photo) au cours de laquelle notre Président, Monsieur Francis De Hondt, Député permanent, mit particulièrement l'accent sur l'intérêt et l'importance que représente ce genre de manifestations sur les plans tant touristique que folklorique. La réunion fut honorée de la présence de Madame et Messieurs les Députés permanents Sonia Van Lindt, Frans Wauters et Didier Rober et des membres du Cercle régional du Folklore et des Traditions de l'Agglomération bruxelloise.

Très bonne nouvelle pour nos membres : le montant de la cotisation 1988 est maintenu à 450 F.

En dépit des charges de plus en plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue et des récentes majorations des tarifs postaux, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos fidèles membres et de nos futurs adhérents que le montant de leur cotisation pour 1988 est maintenu à 450 F (T.V.A. comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à notre revue bimestrielle « Brabant Tourisme » (6 numéros, de ± 60 pages, par an). Signalons que **ce montant est inchangé depuis le 1er janvier 1985** alors que le prix de la quasi totalité des quotidiens et périodiques a été majoré de 10 à 15 % depuis cette date. Nous espérons que nos affiliés apprécieront cette mesure prise en leur faveur.
Par ailleurs, nous invitons instamment nos membres à verser, dans toute la mesure du possible, **avant le 1er janvier 1988,** la somme de 450 F à titre de cotisation pour 1988 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché aux Herbes 61 à 1000 Bruxelles. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.
En outre, tous nos membres, en règle de cotisation, continueront, comme par le passé, à bénéficier d'une **réduction de 10 %** sur le prix officiel de vente de tous les livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française.
A titre d'exemple, l'ouvrage d'Yves Boyen décrivant la « Route du Roman Païs » (208 pages), vendu normalement au prix déjà très étudié de 150 F, ne leur coûtera plus que 135 F.
Mentionnons enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours possible de se procurer la revue « Brabant Tourisme » au prix de 100 F par numéro.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

La brochure « Waterloo 1815 »

C'est dans le cadre historique du Musée provincial du Caillou à Vieux-Genappe que fut présentée à la presse, le 17 septembre dernier, la nouvelle et très attrayante brochure en couleurs intitulée « Waterloo 1815 » et consacrée à l'intégralité du Champ de Bataille de Waterloo. Tirée à 250.000 exemplaires en français, anglais, néerlandais et allemand, cette plaquette de 24 pages, remarquablement illustrée, peut être obtenue gratuitement au siège de notre Fédération. Sur notre photo, prise lors de la conférence de presse, on reconnaît, de gauche à droite, entourant M. Jacky Marchal, Député permanent, Vice-Président de notre Fédération, lors de son allocution, Messieurs Loze et Kubla, échevin et bourgmestre de Waterloo, M^me^ Botelgier, représentant l'Ambassadeur de Grande-Bretagne, et MM. M. Giannarelli, Commissaire au Tourisme; Jandrain, bourgmestre de Genappe et Chamberland, bourgmestre de Lasne.

Parcs et Jardins de Belgique

La Fédération du Tourisme de la Province de Hainaut vient de rééditer un intéressant ouvrage de René PECHERE consacré aux parcs et jardins de Belgique, publié une première fois par les Editions Rossel en 1976 dans le cadre de l'Année des Paysages et Jardins Historiques organisée par le Commissariat Général au Tourisme.

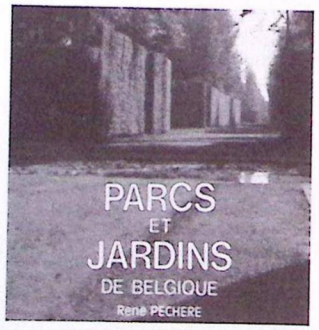
Il ne s'agit nullement d'un inventaire exhaustif mais uniquement de jardins faisant partie du patrimoine culturel de notre pays et présentant un intérêt public aux points de vue historique et artistique.

Vingt-deux jardins seulement ont été retenus pour la Belgique, dont nous retiendrons pour le Brabant :

La Cambre et le Parc Royal à Bruxelles, Gaasbeek, Bouchout et Tervuren.

Nous regretterons ici l'absence des jardins à la française du château de Rixensart, dus à André Le Nôtre.

Très agréable à lire et bien documenté, ce guide de 160 pages abondamment illustré, avec cartes et plans, est disponible au prix de 465 F par versement sur le compte 370-0890147-65 des Editions Hainaut Tourisme, en mentionnant le n° de code 45171.



La salle « Les Provinces Réunies » au Musée de l'Armée, ouverte au public.

Comme il a été annoncé dans un précédent communiqué, la Compagnie d'Assurances « Les Provinces Réunies » a contribué, pour fêter son centenaire, à la mise en place au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire à Bruxelles (Cinquantenaire), d'une exposition permanente sur les Armes et Armures : une collection prestigieuse présentée jadis à la Porte de Hal.

Sans cette action de Mécénat, des œuvres historiques de toute beauté seraient restées à l'écart des regards des connaisseurs et du grand public.

L'inauguration officielle de cette nouvelle salle a eu lieu le 28 octobre dernier.

D'ores et déjà, on peut avancer que ce lieu sera l'un des plus beaux et des plus originaux du Musée royal de l'Armée. De plus, les collections d'Armes et d'Armures qui y sont exposées ont tout pour séduire car elles sont des joyaux à la fois de l'art et de l'histoire militaire.

Amateurs et experts d'un de ces deux domaines seront conquis par ces objets sur lesquels le temps n'a pas laissé sa trace. L'excellent état de conservation de la collection est dû principalement aux soins apportés par les autorités muséologiques qui en avaient la responsabilité jusqu'ici.

Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1987

AUDERGHEM : Au Château de Trois Fontaines, 2241, chaussée de Wavre : Exposition « La Forêt de Soignes » (1^er^ volet). Ouvert du vendredi au lundi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 30 novembre).

BRUXELLES : A la B.B.L., 6, place Royale : Exposition « Nature et Chasse en Autriche ». Ouvert du lundi au vendredi; de 10 à 18 heures; le samedi, de 10 à 16 heures (jusqu'au 29 novembre). – A la Galerie du Crédit Communal de Belgique (Passage 44) : Exposition « Cadeaux à la Cour impériale d'Autriche ». Ouvert tous les jours (sauf fériés) de 11 à 18 h 30 (jusqu'au 6 décembre). – Au Musée d'Art Moderne, 1-2, place Royale : Exposition « Fernand Khnopff ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 6 décembre. – A la Galerie de la C.G.E.R., 12, rue des Boiteux : Exposition « Wiener Werkstätte - Atelier Viennois 1903-1932 ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 heures (jusqu'au 13 décembre). – Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence : Exposition « Gustav Klimt ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 16 décembre. – Au Palais des Beaux-Arts : Expositions « Trésors de la Toison d'Or » et « L'Art et l'Autriche ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 18 heures; le mercredi jusqu'à 22 heures (jusqu'au 16 décembre). – Au Palais de Charles de Lorraine, place du Musée : Exposition « Charles de Lorraine, Gouverneur général des Pays-Bas ». Ouvert du mardi au vendredi, de 10 à 18 heures; le samedi et le dimanche, de 10 à 16 h 45; fermé le lundi (jusqu'au 16 décembre).

NIVELLES : A l'Hôtel de Ville : Exposition « A la découverte d'une région » (Braine-le-Comte, Enghien, Rebecq, Soignies et Tubize). L'exposition restera ouverte jusqu'au 25 novembre.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de Louvain-la-Neuve : Exposition « Les aquarelles de Jean Milo (1924-1987) ». Ouvert en semaine de 10 à 17 heures; le dimanche, de 14 à 18 heures. Fermé le samedi (jusqu'au 15 novembre).

TIENEN (TIRLEMONT) : Au Musée « Het Toreke », Grote Markt : Exposition « Merveilles de l'Abbaye Bénédictine d'Admont ». Ouvert en semaine, de 8 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 heures; les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 heures (jusqu'au 13 décembre).

WATERLOO : Au Cercle artistique communal, 140, avenue Belle Vue : Exposition « Georges Libotte, peintre figuratif ». Ouvert du mardi au vendredi, de 14 à 19 heures; le week-end, de 10 à 12 heures et de 14 à 19 heures. Fermé le lundi (jusqu'au 29 novembre).

WATERMAEL-BOITSFORT : A la Royale Belge, 25, boulevard du Souverain : Exposition « La Forêt de Soignes » (2^e^ volet). Ouvert du lundi au samedi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 1^er^ décembre).

13 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : le Tanztheater de Vienne.

14 BEAUVECHAIN : Au Musée de la Vie Agricole : Exposition de céramiques de la communauté française (de 14 à 18 heures). Egalement les 15 novembre (de 11 à 18 heures), 21 et 28 novembre (de 14 à 18 heures), 22 et 29 novembre (de 11 à 18 heures).

L'ECLUSE : A la Ferme de Wahenges : Exposition de peinture naïve (de 14 à 18 heures). Egalement les 15, 22 et 29 novembre (de 11 à 18 heures), ainsi que les 21 et 28 novembre (de 14 à 18 heures).

NODEBAIS : A l'Eglise Sainte-Waudru : Exposition de Chemins de Croix (de 14 à 18 heures). Egalement les 15, 22 et 29 novembre (de 11 à 18 heures), ainsi que les 21 et 28 novembre (de 14 à 18 heures).

TOURINNES-LA-GROSSE : Au Moulin de Tourinnes : Exposition consacrée aux 20 ans de chansons de Julos Beaucarne. – A la cure de Tourinnes : Exposition « Mort et Résurrection ». Ces deux expositions sont ouvertes de 14 à 18 heures. Egalement les 15, 22 et 29 novembre (de 11 à 18 heures), ainsi que les 21 et 28 novembre (de 14 à 18 heures).

15 GANSHOREN : Cortège de la Saint-Martin (après la messe solennelle de 10 heures).

20 NIVELLES : A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 heures : Concert par l'Ensemble Vocal et Instrumental ROMAN PAIS.

RIXENSART : Au Centre culturel, place Communale à Genval, à 20 h 15 : Chia Chou, lauréat du Concours musical Reine Elisabeth.

TOURINNES-LA-GROSSE : A l'Eglise Saint-Martin : « La Passion selon saint Jean » de Jean-Sébastien Bach, avec la participation de l'Orchestre symphonique de Liège (à 20 h 30). Egalement les 21, 27 et 28 novembre à 20 h 30, ainsi que les 22 et 29 novembre (à 17 et 20 heures).

21 AUDERGHEM : Au Centre culturel, à 20 h 30 : Grand Concert de musique française (Ravel, Poulenc, Gounod) avec la participation du West-Vlaams Orkest de Bruges et des chœurs de la V.F.J.K. de Gand.

22 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe festive avec la participation des Solistes du Brussels Festival Orchestra. Au programme : la Sonate da Chiesa de Padre Martini (professeur de Mozart).

25 BRUXELLES : Dans le Palais 7 du Centenaire (Heysel) : Jumping international de Bruxelles et HIPPORAMA, Salon du Cheval et de l'Equipement équestre (jusqu'au 29 novembre).

26 AUDERGHEM : Au Centre culturel, à 20 h 30 : Le Tanit Dance Theatre dans « République ISMES ». Egalement les 27 et 28 novembre à 20 h 30, ainsi que le 29 novembre à 18 heures.

DECEMBRE 1987

2 NIVELLES : Au Waux-Hall : Exposition « Aspects des Métiers d'Art de la Province de Limbourg ». Ouvert du lundi au samedi, de 10 à 12 et de 13 à 18 heures (jusqu'au 12 décembre).

3 AUDERGHEM : Au Centre d'Art de Rouge-Cloître : 16^e^ Salon d'Ensemble des peintres de Rouge-Cloître (jusqu'au 14 février 1988).

WATERLOO : Au Centre artistique communal, 140, avenue Belle Vue : Biennale des artistes et artisans de Waterloo. Ouvert du mardi au vendredi, de 14 à 19 heures : le week-end, de 10 à 12 et de 14 à 19 heures. Fermé le lundi (jusqu'au 20 décembre).

8 AUDERGHEM : Au Centre Culturel, à 20 h 30 : « 12 Douzaines d'Orchidées » de Masson, avec Patrick Préjean.

BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Mort de Chien » de Hugo Claus (jusqu'au 23 janvier 1988).

10 NIVELLES : Au Shopping Center : Salon des Sports d'Hiver (jusqu'au 19 décembre).

11 BRUXELLES : A la place du Grand Sablon : Marché des Traditions de Noël (de 16 à 19 heures).

12 BRUXELLES : A la place du Grand Sablon : Marché des Traditions de Noël (de 9 à 20 heures). Egalement le 13 décembre de 9 à 18 heures.

13 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe festive avec la participation d'Urszula Gorniak (violon). Au programme : les « Ave Maria » de Gounod, Liszt et Schubert.

18 BRUXELLES : A la Grand-Place : « Noël dans la Cité », crèche et sapin de Noël, chorales, etc. (jusqu'au 3 janvier 1988).

20 NIVELLES : A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 18 heures : Concert et Chants de Noël avec la participation des groupes « A Cœur Joie », « Les Colibris », « Piccolo » et « La Chanterelle ».

25 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe festive. Au programme : Noëls anciens français. A l'orgue : Charles Philippon.

CHAUMONT-GISTOUX : A l'Eglise Saint-Bavon, à 17 heures : Concert traditionnel de Noël avec la participation de Lola Bobesco (violon).